

Antoine de BERTIN

LES AMOURS

1780-1785



— La Gabkalotheque —

Eucharis et *Catilie* sont les noms fictifs donnés par Bertin à deux femmes qui ont réellement existé.

Eucharis

Il s'agirait de Marie-Catherine Sentuary (1747-1783), fille aînée de Jean Sentuary qui s'est trouvé gouverneur de l'île Bourbon pendant l'année 1763. Avec sa sœur Michelle, elle fréquente, à Marly-le-Roi, le Cercle ironiquement appelé *la Caserne*, une société épicurienne animée principalement par les officiers poètes que sont Parny et Bertin. Plus tard, elle épousera un armateur bordelais nommé Testart (?), « vil suivant de Plutus que l'intérêt dévore »¹. Un « mal lent et funeste »² la fait mourir prématurément. Parny la célèbre dans son *Tombeau d'Eucharis*³ :

*Elle n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.
Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.
Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,
De cet objet chéri viens recueillir la cendre.
Loin d'un monde froid et trompeur
Choisissons à sa tombe un abri solitaire ;
Entourons de cyprès son urne funéraire.*

¹ Livre Second, Élégie 4

² Livre Troisième, Élégie 16, Aux mânes d'Eucharis

³ Le nom *Eucharis* désigne, dans le Sixième Livre du *Télémaque* de Fénelon, une des nymphes qui entourent Calypso sur son île. Ce nom évoque le *charme bienfaisant* (eucharis) de la jeune fille, dans le sens moral des termes autant que dans leurs connotations érotiques

*Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
Des roses à demi fanées ;
Que les Grâces plus loin, tristes et consternées,
S'enveloppent du voile emblème des douleurs.
Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,
Appuyé sur le monument ;
Ses pénibles soupirs s'échappent sourdement :
Ses pleurs ne coulent pas ; le désespoir l'accable.
L'instant du bonheur est passé ;
Fuyez, plaisirs bruyants, importune allégresse.
Eucharis ne nous a laissé
Que la triste douceur de la pleurer sans cesse.*

Catilie

D'elle on ne sait à peu près rien que ce que Bertin lui-même en dit dans ses poèmes. Il la connaît quand elle n'a pas encore seize ans⁴. Elle prend un « riche époux » que Bertin traite d'« usurpateur »⁵. Ils se retrouvent à la campagne, au moment des moissons, des vendanges⁶. Il souffre de s'éloigner d'elle pour aller faire la guerre (en Amérique ?)⁷. Au « perfide Amour », il annonce finalement qu'il « renonce à [ses] charmes »⁸.

⁴ Livre Troisième, Élégie 2, À Catilie

⁵ Livre Troisième, Élégie 12, Sur le mariage de Catilie

⁶ Livre Troisième, Élégies 5, 17, 22

⁷ Livre Troisième, Élégie 18, Le départ

⁸ Livre Troisième, Élégie 23

LES AMOURS⁹

⁹ La première édition date de 1780 ; la dernière parue du vivant de l'auteur date de 1785

LIVRE PREMIER

ÉLÉGIE 1

Je chantais les combats : étranger au Parnasse,
Peut-être ma jeunesse excusait mon audace.
Sur deux lignes rangés, mes vers présomptueux
Déployaient, en deux temps, six pieds majestueux.
De ces vers nombreux et sublimes
L'amour se riant à l'écart,
Sur mon papier mit la main au hasard,
Retrancha quelques pieds, brouilla toutes les rimes :
De ce désordre heureux naquit un nouvel art.
« Renonce, me dit-il, aux pénibles ouvrages ;
« Cadence des mètres plus courts.
« Jeune imprudent, fuis pour toujours
« Cet Hélicon si fertile en orages.
« Enfonce-toi sous ces ombrages ;
« Prends ce luth paresseux, et chante les amours. »
Comment voulez-vous que je chante
Des plaisirs ou des maux que je ne connais pas ?
Pour sujet de mes vers, nulle beauté touchante,
Nulle vierge à mes vœux n'offre encor ses appas.
Je me plaignais : soudain, d'une main assurée,
L'amour sur son genou courbe son arc vainqueur,
Choisit dans son carquois une flèche dorée,
L'ajuste, et, me perçant de sa pointe acérée,
« Tu peux chanter, dit-il ; l'ouvrage est dans ton cœur. »
Je cède, enfant terrible, à votre ordre suprême.
Hélas ! d'un feu brûlant je me sens consumer.

Mais de rigueurs n'allez point vous armer.

Faites que dès ce soir on m'aime ;

Ou, si c'est trop, du moins que l'on se laisse aimer.

ÉLÉGIE 2

C'en est fait, et mon âme émue
Ne peut plus oublier ses traits victorieux.
Dieux ! Quel objet ! Non, jamais sous les cieux
Rien de si doux ne s'offrit à ma vue.

Dans ce jardin si renommé,
Où l'amour vers le soir tient sa cour immortelle,
De cent jeunes beautés elle était la plus belle ;
Elle effaçait l'éclat du couchant enflammé.
Un peuple adorateur, que ce spectacle appelle,
S'ouvrait à son approche interdit et charmé.
Elle marchait, traînant tous les cœurs après elle,
Et laissait sur ses pas l'air au loin embaumé.
Je voulus l'aborder. Ô funeste présage !
Ma voix, mon cœur, mes yeux, parurent se troubler ;
La rougeur, malgré moi, colora mon visage ;
Je sentis fuir mon âme, et mes genoux trembler.
Cependant, entraîné dans la lice éclatante
Où toutes nos beautés, conduites par l'amour,
De parure et d'attraits disputent tour-à-tour,
Mes regards dévoraient et sa taille élégante,
Et de son cou poli la blancheur ravissante,
Et, sous la gaze transparente,
D'un sein voluptueux la forme et le contour.
Au murmure flatteur de sa robe ondoyante,
Je tressaillais ; et l'aile des zéphyr,
En soulevant l'écharpe à son côté flottante,

Au milieu des parfums m'apportait les désirs.
Que dis-je ? L'amour, l'amour même...
Quel enfant ! Oui, j'ai cru le voir,
Se mêlant dans la foule, à la faveur du soir,
M'exciter, me pousser par un pouvoir suprême,
Remplir mon cœur ému d'un séduisant espoir,
Secouer son flambeau sur la nymphe qu'il aime,
Et sous l'ombrage épais, dans un désordre extrême,
À mes côtés enfin la forcer de s'asseoir.
Ô plaisir ! ô transports ! ô moment plein de charmes !
Quel feu tendre animait ses yeux !
Déjà d'un cœur timide, étonné de ses feux,
Son silence expliquait les naïves alarmes ;
Mais bientôt un soupir me les raconta mieux,
Et je sentis mes doigts humectés de ses larmes.
Quel son de voix alors, touchant, délicieux,
Sortit de ses lèvres de rose !
Et quels discours ! Zéphyr en retint quelque chose,
Et le porta soudain à l'oreille des dieux.
Depuis ce temps je brûle : aucun pavot n'apaise
Les douleurs d'un poison lent à me dévorer.
La nuit, sur le duvet, je me sens déchirer ;
Le plus léger tapis m'importune et me pèse,
Et mes yeux sont, hélas ! toujours prêts à pleurer.

ÉLÉGIE 3

À Eucharis.

Deux fois, j'ai pressé votre sein,
Et vous m'avez, deux fois, repoussé sans colère.
Vous avez rougi du larcin :
Ne fait-on que rougir, lorsqu'il a pu déplaire ?
Ah ! c'est assez : oui, je lis dans vos yeux,
Et ma victoire et votre trouble extrême.
Mortel, à vos genoux, je suis égal aux dieux.
Vous m'aimez, je le vois, autant que je vous aime ;
Mais de vos bras laissez-moi m'arracher :
Il n'est pas temps de combler mon ivresse.
Unis trop tôt, nos cœurs, ô ma belle maîtresse,
De leurs liens encor pourraient se détacher.
Faites que mon amour dure autant que ma vie.
Laissez-moi par des soins acheter vos faveurs ;
N'écoutez ni soupirs, ni prières, ni pleurs ;
Combattez ma plus chère envie ;
À mon désespoir même opposez des rigueurs.
Les longs hivers font les printemps durables ;
Les noirs frimas épurent les beaux jours ;
Et l'amant, asservi sous vos lois adorables,
Doit espérer longtemps pour vous aimer toujours.

ÉLÉGIE 4

Elle est à moi ! Divinités du Pinde,
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur.
Elle est à moi ! Que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.
Sous ses rideaux j'ai surpris mon amante.
Quel fut mon trouble et mon ravissement !
Elle dormait ; et sa tête charmante
Sur ses deux mains reposait mollement.
Pendant l'été, vous savez trop comment
Des feux d'amour le feu des nuits s'augmente.
Pour reposer on cherche alors le frais ;
La pudeur même, aux mouvements discrets,
Entre deux draps s'agite, se tourmente,
Et de leur voile affranchit ses attraits.
Sans le savoir, ainsi ma jeune amie
S'exposait nue aux yeux de son amant ;
Et moi, saisi d'un doux frémissement,
Dans cet état la trouvant endormie,
(Je l'avouerais) j'oubliai mon serment.
Oh ! Qui pourrait, dans ces instants d'ivresse,
Se refuser un si léger larcin ?
Quel cœur glacé peut revoir sa maîtresse,
Ou la quitter, sans baiser son beau sein ?
Non ! Je n'ai point ce courage barbare ;
L'amant aimé doit donner des plaisirs ;
L'enfer attend ce possesseur avare,

Toujours brûlé d'inutiles désirs.
Puisse souvent la beauté que j'adore,
Nue à mes yeux imprudemment s'offrir !
Je veux encor de baisers la couvrir,
Quand je devrais la réveiller encore.
Dieux ! Quel réveil ! Mon cœur bat d'y songer.
Son œil troublé n'avait rien de farouche ;
Elle semblait quelquefois s'affliger,
Et le reproche expirait sur sa bouche.
Déjà l'amour est prêt à nous unir :
J'essaie encor de me détacher d'elle ;
De ses deux bras je me sens retenir :
On crie, on pleure, on me nomme infidèle.
À ce seul mot, il fallut revenir.
« Ah ! Qu'as-tu fait, lui dis-je alors, mon âme ?
« Je meurs d'amour : cruelle, qu'as-tu fait ?
« De tes beaux yeux, de ces yeux pleins de flamme,
« Voilà pourtant l'inévitable effet.
« Pourquoi poser ta tête languissante
« Contre ce cœur ému de tes accents ?
« Pourquoi cent fois, de ta main caressante,
« Au doux plaisir solliciter mes sens ?
« Un seul baiser-quand ta bouche vermeille
« Le poserait avec plus de douceur
« Que ne le donne et le frère à la sœur,
« Et l'époux tendre à son fils qui sommeille-
« Un seul baiser de ta bouche vermeille
« Suffit hélas ! pour troubler ma raison.

« Pourquoi mêler à son fatal poison
« Ce trait brûlant qui de mes sens dispose,
« Les fait renaître et mourir tour-à-tour ;
« Ce trait caché dans tes lèvres de rose,
« Et sur tes dents aiguisé par l'amour ?
« Oui, je succombe à ma langueur extrême ;
« Je suis contraint de hâter mon bonheur :
« Mais à tes pieds ton modeste vainqueur
« Veut t'obtenir aujourd'hui de toi-même.
« Viens, Eucharis ; au nom de tous nos dieux,
« À ton amant livre-toi toute entière.
« Dans ton alcôve un jour délicieux
« Répand sur nous et l'ombre et la lumière :
« Si tu rougis de céder la première,
« Dis... ne dis rien, et détourne les yeux. »
Elle se tut : ô fortuné présage !
L'amour survint ; la pudeur s'envola.
Elle se tut ; mais son regard parla.
Du sentiment elle perdit l'usage ;
Ses yeux mourants s'attachèrent sur moi.
« Ah ! me dit-elle, en couvrant son visage
De ses deux mains, Eucharis est à toi. »

ÉLÉGIE 5

À Eucharis.

Du nom qui pare mes écrits
Ne soyez donc plus alarmée.
C'est vous que je nomme Eucharis,
Ô vous, des beautés de Paris
La plus belle et la mieux aimée.
Sous ce voile mystérieux
Cachons nos voluptés secrètes.
Dérobons-nous à tous les yeux :
Vous me ferez trop d'envieux,
Si l'on sait jamais qui vous êtes.
C'est vous que sous des noms divers
Mes premiers chants ont célébrée ;
Eucharis dans mes derniers vers
Restera seule consacrée.
Ah ! puissent nos deux noms, tracés
Sur l'agate blanche et polie,
Par Vénus être un jour placés
Sous les ombrages d'Idalie,
Parmi les chiffres enlacés
Et de Tibulle et de Délie !
Dans l'art de plaire et d'être heureux,
Ils nous ont servi de modèles :
Soyons encor plus amoureux,
Hélas ! et surtout plus fidèles.

ÉLÉGIE 6

Oui, que des dieux vengeurs l'implacable courroux
Sur l'infernal rocher d'un nœud d'airain t'enchaîne,
Ô toi qui, le premier, inventas les verrous,
Et fis crier les gonds sous des portes de chêne !
On enferme Eucharis ; un injuste pouvoir
Dérobe à mon amour sa beauté gémissante.
Nuit et jour vainement je demande à la voir :
Lorsque j'entends ses pleurs, on dit qu'elle est absente.
Vous pleurez, Eucharis ; vous attestez les dieux
(Car les dieux à l'amante ont permis ce parjure) :
Vous pleurez, et peut-être un époux odieux
Joint l'injure au reproche, et l'outrage à l'injure.
Eh ! Qui sait si l'ingrat, de son bras rigoureux
Saisissant la beauté dont je suis idolâtre,
N'a pas d'un ongle impie arraché ses cheveux,
Ou meurtri son beau sein plus poli que l'albâtre ?
Tombez, coupables murs ! Dieux immortels, tonnez !
Vengez-moi, vengez-vous de sa fureur extrême.
Quiconque a pu frapper la maîtresse que j'aime,
Un jour, n'en doutez pas, à vos yeux étonnés,
Sur vos autels détruits vous détruira vous-même.
Ô ma chère Eucharis, ces dieux veillent sur nous :
Ta beauté sur la terre est leur plus digne ouvrage.
Songe, songe du moins à tromper les jaloux :
Il faut oser. Vénus seconde le courage ;
Vénus instruit l'amante, au milieu de la nuit,

À descendre en secret de sa couche paisible ;
Vénus enseigne encor l'art de poser sans bruit
Sur des parquets mouvants un pied sûr et flexible.
Te souvient-il d'un soir, où dans des flots de vin
Tu pris soin d'endormir ta vigilante escorte ?
La déesse en sourit ; et son pouvoir divin
Entrouvrit tout à coup un battant de la porte,
Que ma juste colère injurait en vain.
Tu parus, Eucharis, le front couvert d'un voile,
En long habit de lin, noué négligemment ;
Mais plus belle à mes yeux sous la modeste toile,
Que sous l'éclat trompeur du plus riche ornement.
Eh ! qui sous cet habit ne t'aurait méconnue ?
Il semblait étranger à nos tristes climats.
De mon bras amoureux tu marchais soutenue,
Et la terre fuyait sous tes pieds délicats.
Ô toit rustique et pauvre, atelier solitaire,
Par les plus vils travaux longtemps deshonoré,
À des travaux plus doux aujourd'hui consacré,
Tu couvris nos plaisirs des ombres du mystère !
Est-il d'horribles lieux pour le cœur d'un amant ?
Un lit étroit et dur, théâtre de ma gloire,
De ce temple nouveau formait l'ameublement :
Eh bien ! j'étais encor dans ton boudoir charmant,
Sous tes plafonds dorés et tes rideaux de moire.
Un feu pâle et tremblant, mourant à nos côtés,
Par intervalle à peine éclaircissait les ombres.
Eh ! que m'importe à moi, si les nuits les plus sombres

Invitent tous mes sens aux molles voluptés ?
Je craignais (tu le sais), ô ma belle maîtresse !
Que ce lit rigoureux ne blessât tes attraits :
J'oubliais que l'amour, propice à ma tendresse,
De ses heureuses mains l'aplatit tout exprès.
Oh ! combien, croyez-moi, sur ces lits favorables,
L'amant ingénieux invente de combats !
Là naissent les fureurs, les plaintes, les débats,
Les doux enlacements et les plaisirs durables.
Eucharis, par moi-même instruite à m'enflammer,
Pour la première fois semblait encor se rendre ;
Affectait des rigueurs pour mieux se faire aimer,
Et disait toujours non, sans vouloir se défendre.
Le crépuscule seul interrompit nos jeux.
Le marteau sur l'airain avait frappé trois heures,
Il fallut tristement regagner nos demeures.
La foudre alors grondait sous un ciel orageux.
Loin de moi ces amants que Jupiter arrête,
Et qui courbent leurs fronts sous ses coups redoublés !
D'un œil audacieux défiant la tempête,
Je menais fièrement ma superbe conquête,
Et j'aurais bravé seul tous les dieux assemblés.
J'avais cependant sous cet immense ombrage,
Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux ;
La maison d'Eucharis frappa bientôt mes yeux.
Cet aspect, je l'avoue, abattit mon courage :
Eh ! qui peut se résoudre à ces derniers adieux ?
Vingt fois je m'éloignai, saisi d'un trouble extrême,

Et vingt fois à ses pieds je revins malgré moi.
Je lui disais sans cesse : « Ô moitié de moi-même,
« Je veux mourir, avant de cesser d'être à toi ! »
Après mille baisers, la matineuse aurore
Nous surprit sous les murs de ce fatal séjour ;
Mes baisers sur le seuil la retenaient encore,
Et je ne la rendis qu'aux premiers feux du jour.

ÉLÉGIE 7

À Eucharis.

Ne crains pas qu'à mes côtés
Une autre affaisse ta couche,
Ni que ma coupable bouche
Caresse d'autres beautés.
Tu me plais seule, ô mon âme.
Oui ! J'en atteste les dieux,
Ce Paris si glorieux,
Après toi, n'a plus de femme
Qui puisse tenter ma flamme,
Et qui soit belle à mes yeux.
La foule en tous lieux te presse,
Et murmure autour de toi ;
Chacun brigue ta tendresse,
Et veut me ravir ta foi :
Plût au ciel que ma maîtresse
Ne parût belle qu'à moi !
Pour moi seul ta tresse blonde
Devrait parer ces trésors
Qu'elle embrasse de son onde.
Déplais au reste du monde :
Je serai tranquille alors.
Eh ! que m'importe, ô ma vie !
Le vulgaire et ses discours ?
Ai-je besoin qu'il m'envie

Des plaisirs déjà trop courts ?
Que fait au bonheur suprême
La gloire et son vain éclat ?
Heureux l'amant délicat
Qui le savoure en lui-même !
Dans un désert avec toi
Mes jours couleraient paisibles ;
Je dormirais sans effroi
Sur des rocs inaccessibles.
Eucharis dans mes ennuis
Est le repos que j'implore ;
Eucharis est mon aurore
Dans la sombre horreur des nuits ;
Même dans la solitude,
Où, libres d'inquiétude,
Entre l'amour et l'étude
Nous vivons seuls avec nous,
Occupés du soin si doux
De nous aimer, de nous plaire,
Eucharis sur mes genoux
Est pour moi toute la terre.

ÉLÉGIE 8

Portrait d'Eucharis.

Regardez Eucharis, vous qui craignez d'aimer,
Et vous voudrez mourir du feu qui me dévore.
Vous dont le cœur éteint ne peut plus s'enflammer,
Regardez Eucharis : vous aimerez encore.

Il faut brûler, quand de ses flots mouvants
La plume ombrage en dais sa tête enorgueillie ;

Il faut brûler, quand l'haleine des vents
Disperse ses cheveux sur sa gorge embellie.
Un air de négligence, un air de volupté,
Le sourire ingénu, la pudeur rougissante,
Les diamants, les fleurs, l'hermine éblouissante,
Et la pourpre et l'azur, tout sied à sa beauté.
Que j'aime à la presser, quand sa taille légère
Emprunte du sérail les magiques atours ;
Ou, qu'à mes sens ravis sa tunique étrangère
D'un sein voluptueux dessine les contours !
L'amour même a poli sa main enchanteresse ;
Ses bras semblent formés pour enlacer les dieux.

Soit qu'elle ferme ou qu'elle ouvre les yeux,
Il faut mourir de langueur ou d'ivresse.

Il faut mourir, lorsqu'au milieu de nous,
Eucharis, vers le soir, nouvelle Terpsichore,
Danse, ou, prenant sa harpe entre ses beaux genoux,
Mêle à ce doux concert sa voix plus douce encore,

Que de légèreté dans ses doigts délicats !
Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes ;
Et le voile incertain des cordes transparentes,
Même en les dérochant, embellit ses appas.
Tel brille un astre pur dans le mobile ombrage ;
Telle est Diane aux bains, ou telle on peint Cypris,
 Dans Amathonte, à ses peuples chéris
 Se laissant voir à travers un nuage.
 Ô vous, qui disputez le prix,
 Le prix divin des talents et des charmes,
 Je n'ai qu'à montrer Eucharis,
 Vous rougirez, et vous rendrez les armes.
On parle de Théone ; on vante tour à tour
Euphrosyne et Zulmé, ces deux sœurs de l'amour,
Aglauze, Issé, Corinne, et Glycère, et Julie,
Et mille autres beautés, ornements de la cour :
Eucharis est plus belle et cent fois plus jolie.
 Lorsqu'elle parut l'autre soir
 Dans le temple de Melpomène,
On lui battit des mains, on la prit pour la reine,
Et tout Paris charmé se leva pour la voir.
L'aimer, lui plaire enfin, est mon unique envie ;
À posséder son cœur je borne tous mes vœux :
Eh ! qui voudrait donner un seul de ses cheveux
 Pour tous les trésors de l'Asie ?

ÉLÉGIE 9

L'absence.

L'astre brillant des nuits a fini sa carrière.
Je n'entends plus de chars ni de sourdes clameurs ;
Le calme règne au loin dans la nature entière ;
Tout dort ; le jaloux même a fermé sa paupière :
Et moi, je veille ; et moi, je verse encor des pleurs.
Voici l'heure paisible où l'esclave fidèle
Au chevet d'Eucharis me guidait par la main ;
Voici l'heure où, trompant un époux inhumain,
J'entrouvrais ses rideaux, et me glissais près d'elle.
En y songeant encore, immobile et tremblant
J'écoute : un rien accroît ma frayeur attentive ;
Et, pressant dans mes bras un oreiller brûlant,
Je crois encor presser mon amante craintive.
Fantômes amoureux, pourquoi me trompez-vous ?
Eucharis est absente, Eucharis m'est ravie ;
Eucharis, loin de moi, vers un ciel en courroux
Lève un front suppliant, et déteste la vie.
On dit qu'en s'éloignant, ses yeux pleins de langueur
Redemandaient aux dieux l'objet de sa tendresse.
Périssent le premier dont l'injuste rigueur
A séparé l'amant de sa jeune maîtresse !
L'onde caresse en paix ses rivages chéris ;
Le lierre croît et meurt sur l'écorce du chêne ;
L'ormeau ne quitte point la vigne qui l'enchaîne :

Pourquoi faut-il toujours qu'on m'enlève Eucharis ?
Cher et cruel objet de plaisirs et d'alarmes,
Toi, qu'un père autrefois me défendit d'aimer,
Rappelle-toi combien tu m'as coûté de larmes !
Ah ! garde-moi ton cœur ; conserve-moi ces charmes
Que l'amour pour moi seul se plaisait à former,
Et qu'un barbare, hélas ! retient en sa puissance.
L'art d'écrire est, dit-on, l'art de tromper l'absence.
Écris-moi : tu le peux à la faveur des nuits.
Peins-moi ton désespoir et tes mortels ennuis.
Par le plus tendre amour que tes lignes tracées
Arrêtent mes regards, de tes pleurs effacées.
Crains d'oublier, surtout, en pliant le feuillet,
Ce cercle ingénieux qu'inventa ma tendresse,
Ce cercle où mille fois ta bouche enchanteresse
Déposa des baisers, qu'avec bien plus d'adresse,
Tout entiers, loin de toi, la mienne recueillait.
Un jour, peut-être, un jour, ô ma tant douce amie !
Quand la fidèle CEnone ouvrira tes volets,
Et qu'un songe amoureux, te présentant mes traits,
Fera couler l'espoir dans ton âme attendrie,
J'entrerai tout d'un coup sans me faire annoncer ;
Je paraîtrai tomber du céleste empyrée.
Du lit alors, pieds nus, légère à t'élancer,
Si, les cheveux épars, incertaine, égarée,
Tu cours, les bras tendus, à mon cou t'enlacer,
Mes vers du monde entier t'assurent les hommages ;
Vénus aura perdu ses honneurs immortels ;

Et les amants en foule, embrassant tes autels,
De lilas et de fleurs orneront tes images.

ÉLÉGIE 10

À Eucharis.

Il fut un temps où vos lettres fidèles
Adoucissaient mon exil amoureux :
Ce temps n'est plus. Un destin rigoureux,
Dix jours entiers, m'a déjà privé d'elles.
Épargnez-vous des détours superflus,
Pour abuser ma crédule tendresse.
Je le vois trop : je n'ai plus de maîtresse ;
Vous m'oubliez, et vous ne m'aimez plus.
Sans doute, hélas ! Un autre a su vous plaire.
En m'arrachant l'objet de mes désirs,
L'ingrat jouit de ma triste colère ;
Mon désespoir augmente ses plaisirs.
Ô bains de Spa, source impure et funeste,
Puissent les vents et la flamme céleste
Vous engloutir sous vos marbres rompus !
Aux tendres cœurs vous causez trop d'alarmes.
Que d'amours vrais et de pudiques charmes,
Dans leur saison, vos eaux ont corrompus !
Sans vous, hélas ! Ma colombe timide,
Mon Eucharis n'eût point trahi sa foi.
Elle a touché votre rive perfide :
Ah ! c'en est fait ; elle n'est plus à moi.

ÉLÉGIE 11

Ainsi, lorsque, plongé dans ma douleur mortelle,
Hier, en soupirant, j'appelais Eucharis,
Elle parut soudain : « La voici, me dit-elle,
« Qui cherche son amant dans les murs de Paris. »
Ô dieux ! qu'à son aspect mon âme fut ravie !
Je courus me jeter dans ses bras amoureux ;
J'y demeurai longtemps ; et, plein d'un trouble heureux,
Je la nommais mon tout, ma lumière, ma vie.
Je ne me lassais point de contempler ses yeux.
Les ombres cependant enveloppaient les cieus ;
Eucharis, dans son char, me conduisit chez elle.
Ô char propice, et toi, réduit délicieux,
Vous savez si son cœur alors paya mon zèle !
L'œil humide de joie, et d'amour éniérés,
Tête à tête à la fin tous les deux nous soupâmes,
Je tenais ses genoux entre les miens serrés :
Ce doux rapprochement semblait unir nos âmes.
Ciel ! Que le moment fuit ! Que les plaisirs sont courts !
Déjà la lune errante, aux deux tiers de son cours,
Sous des nuages noirs se perdait éclipcée :
L'airain sonnait minuit : il fallut nous quitter.
Il fut un temps hélas ! plus cher à ma pensée,
Où, fascinant les yeux d'une foule insensée,
Je pouvais jusqu'au jour impunément rester.
Aujourd'hui tout s'oppose à mon doux stratagème ;
Un beau-père inquiet, prêt à rentrer soudain ;

De mes nouveaux argus la vigilance extrême ;
Et ce portier rôdant de la cour au jardin.
Mais qui peut arrêter l'impétueuse ivresse
D'un cœur brûlant d'amour et que le plaisir presse ?
Trop certain des périls contre moi rassemblés,
Je balançais encore ; et mes regards troublés
Attendaient mon arrêt des yeux de mon amante.
Trois fois, d'un long baiser sillonnant ses appas,
Je m'éloignai ; trois fois, je revins sur mes pas.
Enfin, les yeux remplis d'une fureur charmante,
La divine Eucharis, un mouchoir à la main,
Dans l'alcôve, en riant, me poursuit et m'arrête,
Et du bandeau nocturne environnant ma tête :
« Le sort en est jeté, me dit-elle, et demain
« Nous verrons quels détours Vénus, que je réclame,
« Saura nous inspirer pour sortir d'embarras.
« Aujourd'hui, cher amant, je te tiens dans mes bras ;
« Je n'examine rien, je suis toute à ma flamme.
« Je brave et mes tyrans et leur affreux pouvoir ;
« J'ai trop longtemps languï dans mon lit solitaire.
« Le ciel, après trois mois, me permet de te voir ;
« Que l'on découvre, ou non, ce fortuné mystère,
« Tu resteras. » Ô dieux, que j'aimais son courroux !
Elle vole à la porte, et ferme les verrous,
À me déshabiller m'enhardit la première,
Laisse tomber sa jupe et souffle la lumière.
Cependant le vieillard arrive à petit bruit.
De ma visite étrange aussitôt on l'instruit ;

Il monte suffoqué de colère et de rage.
À ce moment fatal, rappelant mon courage,
J'invoquai tous les dieux en pareil cas surpris.
Il vient, il heurte, il frappe, il appelle Eucharis.
Eucharis dans mes bras feignait d'être endormie,
Et n'osait respirer, et ne répondait rien :
Pour moi, je l'avouerai, je goûtais quelque bien
À sentir battre ainsi le cœur de mon amie.
Sans doute le barbare, à ma perte obstiné,
Feignant de prendre alors le parti le plus sage,
N'en défendit que mieux l'escalier détourné,
Et crut plus sûrement me saisir au passage.
Il se trompait ; l'amour veillait sur mon destin.
Quand la belle Eucharis, un peu vers le matin,
De l'excès des plaisirs eut lassé ma tendresse,
Je lui dis : « Lève-toi, mon aimable maîtresse.
« Si l'on me voit sortir, ton malheur est certain.
« Lève-toi ; l'heure fuit, et le jour va renaître.
« Il faut tromper ton père et sauver ton amant.
« L'ombre nous sert encor : profitons du moment ;
« Seconde mon audace. » Alors, tout doucement,
De mes discrètes mains j'entrouvre la fenêtre.
Deux draps encor brûlants de leur lit arrachés,
Doux voiles réservés à des jeux plus paisibles,
L'un à l'autre liés par des nœuds invincibles,
Pendent le long du mur, au balcon attachés.
Eucharis inquiète, en proie à ses alarmes,
Refusait à ce prix de se justifier,

À ces liens douteux n'osait me confier,
Et, les cousant encor, les trempait de ses larmes.
Enfin, le front couvert, un fer nu sous le bras,
Rassurant mille fois mon amante éperdue,
Je m'élançai d'un saut, glisse le long des draps ;
Le pavé retentit, et je suis dans la rue.
Amour, seul inventeur de ces heureux larcins,
Tu dérobas ma fuite aux voleurs assassins,
Aux passants indiscrets, à la garde sévère !
Non, l'amant, quel qu'il soit, n'a rien à redouter ;
Nul mortel à ses jours n'oserait attenter :
C'est un dieu, qu'à genoux le monde entier révère.

ÉLÉGIE 12

À Eucharis.

Que peut demander aux dieux
L'amant qui baise tes yeux,
Et qui t'a donné sa vie ?
Il ne voit rien sous les cieux
Qu'il regrette ou qu'il envie.
Qu'un autre amasse en paix les épis jaunissants
Que la Beauce nourrit dans ses fertiles plaines ;
Qu'il range sous ses lois vingt troupeaux mugissants,
Que la pourpre de Tyr abreuve encor ses laines ;
 Longtemps, avant l'aube du jour,
 Que l'avidé marchand s'éveille,
Et quitte sans pitié le maternel séjour,
Amoureux des travaux qu'il détestait la veille ;
 Qu'il brave et les sables brûlants,
 Et les glaces hyperborées ;
Qu'il fatigue les mers, qu'il enchaîne les vents,
Pour boire le tokai dans des coupes dorées :
J'aime mieux du soleil éviter les chaleurs
Sous l'humble coudrier soumis à ma puissance.
Périssent les trésors, plutôt que mon absence,
Ô ma chère Eucharis, fasse couler tes pleurs !
Que me faut-il à moi ? Des routes incertaines
Sous un ombrage frais, de limpides fontaines,
Un gazon toujours vert, des parfums et des fleurs.

Oui, ma divine maîtresse,
Pourvu que sur mon cœur je presse tes appas,
Qu'importe que la gloire, accusant ma paresse,
Agite le laurier qui m'attend sur ses pas ?

Loin du tumulte et des alarmes,
Je vivrais avec toi dans le fond des forêts.
Ce bras n'a jusqu'ici manié que des armes ;
Mais disciple, avec toi, de la blonde Cérés,
Je ne rougirais pas de dételer moi-même
Des bœufs fumants sous l'aiguillon,
De reprendre, le soir, un pénible sillon,
Et de suivre, à pas lents, le soc de Triptolème.
Je ne rougirais pas, sous mes doigts écumants,
De presser avec toi le nectar des abeilles,
D'écarter les voleurs et les oiseaux gourmands,
Ou de compter les fruits qui rompent tes corbeilles.

Avec toi, d'un front plus riant
J'accueillerais une aimable indigence,
Que si des dieux, sans toi, la barbare indulgence
Mettait à mes genoux l'Europe et l'orient.
Que m'importe l'Euphrate et son luxe superbe ?
Que m'importe Paris et son art dangereux,
Si, tous deux enfoncés dans l'épaisseur de l'herbe,
Ou dans ces blés flottants, dont l'or sur tes cheveux,
Ornement importun, vient se courber en gerbe,
Je te trouve plus belle, et moi plus amoureux ?
Ah ! loin des faux plaisirs dont la richesse abonde,
Crois-moi, l'amant heureux, qui seul au fond du bois

Te caresse au doux bruit et des vents et de l'onde,
Est au-dessus des rois qui gouvernent le monde,
Est au-dessus des dieux qui gouvernent les rois.

ÉLÉGIE 13

À Eucharis.

Si les vents, la pluie et la foudre,
La nuit, sous un ciel orageux,
Menacent de réduire en poudre
Nos toits ébranlés dans leurs jeux,
Tu te rapproches, tu me presses ;
Je sens tes membres agités :
Et, triste au sein des voluptés,
« De nos innombrables caresses,
« Les dieux, dis-tu, sont irrités. »
Eh ! qu'importe à ces dieux paisibles ;
Nourris d'encens sur leurs autels,
L'amour de deux faibles mortels,
Qu'eux même ils ont créés sensibles ?
Quel mal leur fait ce doux plaisir,
Chef-d'œuvre heureux de leur puissance.
Cet éclair de la jouissance
Que l'on peut à peine saisir ?
Les dieux ne sont point en colère.
Va, cesse enfin de t'alarmer ;
Rejette une erreur populaire ;
Crois-moi, dans la saison de plaire
Le ciel ne défend point d'aimer.
Aimons, ô ma belle maîtresse ;
Buvons nos vins délicieux ;

Et que dans cette double ivresse,
La mort, au sein de la paresse,
Vienné demain fermer nos yeux.
L'amour, par une pente aisée,
La tête ceinte encor de fleurs,
Loin du triste séjour des pleurs
Te conduira dans l'Élysée.
Là, sous des berceaux toujours verts,
Au murmure de cent fontaines,
On voit les ombres incertaines
Danser, former des pas divers ;
Et l'écho des roches lointaines
Redit les plus aimables vers.
C'est là que vont régner les belles
Qui n'ont point trahi leurs serments ;
C'est là qu'on place à côté d'elles
Le nombre élu des vrais amans.
L'enfer est pour les infidèles
Et pour les cœurs indifférents.

ÉLÉGIE 14

À un ami.

Ah ! c'en est trop : crois-moi, l'affreuse envie
Se hâte en vain de nommer mon vainqueur.
Le doux objet qui m'a repris son cœur
Me l'a rendu : c'est pour toute la vie.
Je défierais et les rois et les dieux
De m'enlever désormais sa tendresse ;
L'éclat des rangs importune ses yeux ;
L'Olympe entier n'a rien qui l'intéresse ;
Mon Eucharis aux titres orgueilleux,
Préfère encor le nom de ma maîtresse.
Elle aime mieux, quand la rigueur du froid,
Durant la nuit, attriste la nature,
S'arranger même au bord d'un lit étroit,
Et partager mon humble couverture,
Que de régner sur cent peuples divers,
Ou d'étaler aux rives de la Seine
Plus de palais et de jardins ouverts,
Que n'en eut Rhode, et Corinthe, et Mycène.
Son cœur enfin ne saurait me tromper.
C'est pour moi seul qu'elle veut être belle ;
C'est toujours moi que l'on garde à souper.
Mes fiers rivaux alors ont beau frapper,
Heurter, gémir, et la nommer cruelle ;
On n'ouvre point : je suis seul avec elle,

Mourant d'amour, et d'orgueil enivré.
Ô mes amis, dans son temple sacré
Courons en foule adorer la déesse
Qui des amans me décerne le prix !
Oui, c'en est fait ; ma dernière vieillesse
S'écoulera dans le sein d'Eucharis.
Mon Eucharis est à moi dès l'aurore,
Elle est à moi lorsque le jour s'enfuit ;
Au crépuscule, et dans la vaste nuit,
Mon Eucharis est à moi seul encore.

ÉLÉGIE 15

À Eucharis.

Qui ? moi ! j'ai pu d'un air farouche
Te repousser dans mon emportement ?
J'ai pu meurtrir tes bras, noircir ton cou charmant,
Et blesser sans pitié les roses de ta bouche ?
Punis ces dents qui font couler tes pleurs.
Je m'offre, sans défense, à ta juste colère ;
N'épargne pas mes yeux, imite mes fureurs.
Je conduirai tes coups, si ta main délibère.
Mais pourquoi donc ce rival odieux
Rôde-t-il sans cesse à ta porte ?
Pourquoi ces billets qu'on t'apporte
Avec un soin mystérieux ?
Que veut cette foule idolâtre
De papillons dorés, d'insectes orgueilleux,
Qui bourdonne à ta suite, et t'annonce en tous lieux ?
Que fais-tu la dernière au sortir du théâtre ?
Que fais-tu la première au temple de nos dieux ?
Pardonne, ô ma jeune maîtresse :
Mon cœur s'inquiète aisément.
Je l'avouerai : dans ma fougueuse ivresse
Je ne sais point aimer paisiblement.
L'oiseau, qui dans ton sein repose mollement,
Et mord en se jouant ta langue enchanteresse,
D'un enfant au berceau l'innocente caresse,

Un baiser de ta sœur alarme ma tendresse,
Et désespère ton amant.
Je suis jaloux de l'ouvrier habile
Qui de ton corps mesure les contours ;
Je suis jaloux de ce marbre immobile,
Qui tous les soirs te voit changer d'atours ;
Je suis jaloux de toute la nature ;
Et malheureux, jour et nuit tourmenté,
Je crois voir un rival caché dans ta ceinture,
Et sous le tissu fin qui voile ta beauté.
Revenez, revenez, doux enfants de Cythère ;
Ramenez-nous la paix et les aimables jeux ;
Cachez à mes rivaux mon crime involontaire ;
Couvrez ces vils combats des ombres du mystère :
Eucharis me sourit, ma grâce est dans ses yeux.

ÉLÉGIE 16

Pourquoi reprocher à ma lyre
De préluder toujours sur des tons amoureux ?
Je ne saurais former dans mon faible délire
De plus mâles accords, ni des chants plus heureux.

Laissons, laissons d'un vol agile
L'ambitieux vaisseau fendre les flots amers ;
D'un timide aviron ma nacelle fragile
Doit raser humblement le rivage des mers.
Dans nos jours trop féconds en discordes rebelles,
Qu'un autre en vers pompeux célèbre les combats ;
Qu'il chante les héros : moi je chante les belles,
De plus tendres fureurs et de plus doux ébats.

Enfant gâté de la paresse,
C'est assez que Vénus me couronne de fleurs ;
C'est assez que l'amant me lise à sa maîtresse,
Qu'ils m'accordent ensemble un sourire ou des pleurs.
Ah ! si d'un tendre amour la fille un jour éprise
Me consulte en secret sur son trouble naissant,
Et, vingt fois en sursaut par sa mère surprise,
Dans son sein entrouvert me cache en rougissant,

Je ne veux point d'autre gloire.
Chez nos neveux indulgents
On chérira ma mémoire :
Dieu fêté des jeunes gens,
Dans mes amours négligents
Ils trouveront leur histoire ;

Et si l'Europe aux immortels écrits
Ne mêle point mes chansons périssables,
On daignera peut-être dans Paris
Me mettre au rang des poètes aimables.

LIVRE SECOND

ÉLÉGIE 1

Quand je perdais les plus beaux de mes jours
Si doucement aux pieds de ma maîtresse,
J'imaginai dans ma crédule ivresse,
Qu'un tel bonheur devait durer toujours.
« Qu'importe, hélas ! me disais-je à moi-même,
« Que le temps vole ? Il doit peu m'alarmer.
« Après mille ans peut-on cesser d'aimer
« Ce qu'une fois éperdument on aime ?
« Quand j'aurai vu, moins bouillant dans mes vœux,
« S'évanouir les erreurs du bel âge,
« Et que mon front, dégarni de cheveux,
« M'avertira qu'il est temps d'être sage,
« Rendu pour lors à mes premiers penchants,
« J'irai, j'irai, loin du monde volage,
« De mes aïeux cultiver l'héritage,
« Tondre ma vigne, et labourer mes champs.
« Dans mon foyer ma compagne fidèle,
« Mon Eucharis, viendra donner des lois ;
« Le doux ramier reconnaîtra sa voix,
« Et mes agneaux bondiront autour d'elle.
« Elle saura, dans la saison nouvelle,
« Porter des fleurs au jeune dieu des bois :
« Elle saura, puissant fils de Sémèle,
« T'offrir les dons du plus riche des mois,
« Et surcharger ta couronne immortelle
« D'un raisin mûr qui rougira ses doigts.

« Mon Eucharis fermera ma paupière :
« Oui ! je mourrai dans ses embrassements ;
« Et là, sans pompe, un jour la même pierre
« Sous des cyprès unira deux amans. »
Je le disais. Quelle erreur insensée,
Quel fol espoir enivrait ma pensée !
Les vents hélas ! en tourbillons fougueux
Sur l'océan ont emporté mes vœux.
Mon Eucharis est trompeuse et parjure.
Qu'ai-je donc fait ? Et quelle est son injure ?
Ai-je un seul jour, négligeant ses attraits,
À ses beaux yeux coûté de tristes larmes ?
Ai-je, la nuit, dans des festins secrets,
Par mes clameurs ou mes chants indiscrets,
En l'éveillant, excité ses alarmes ?
Dans mon malheur si j'ai pu l'offenser,
Je cours m'offrir à sa main vengeresse :
De tout mon sang je suis près d'effacer
Les pleurs jaloux qu'a versés sa tendresse.
Mais tremble, ô toi qui ris de mon tourment ;
Tremble : l'amour t'en réserve un terrible.
Censeur malin, crains cet arc invincible,
Qui d'un seul coup frappe et venge un amant.
Pour avoir ri des maux de la jeunesse,
À ses chagrins pour avoir insulté,
Que d'imprudents j'ai vus, dans leur vieillesse,
Tendre leurs mains aux fers de la beauté,
Balbutier un aveu ridicule,

Se parfumer, parer leurs cheveux blancs,
Et, tout transis au pied d'un vestibule,
De leur martyre amuser les passants !
Ah ! si je puis, revoyant l'inhumaine,
Seule un instant du moins l'entretenir,
À ses genoux si le sort me ramène,
Peut-être hélas ! mes tourments vont finir.
Mon Eucharis connaîtra ma tendresse ;
Elle craindra de me désespérer.
Heureux l'amant, quitté de sa maîtresse,
Qui la rencontre, et qu'elle voit pleurer !

ÉLÉGIE 2

Je n'ai plus d'Eucharis ! Que m'importe la vie ?
Ô nuit, viens dans ton ombre ensevelir mes yeux.
Je n'ai plus d'Eucharis ! Après sa perfidie,
Je ne veux plus revoir la lumière des cieus.
Moi qui, près d'elle assis dans son char radieux,
Marchais environné de la publique envie ;
Moi qui, paisible roi, dans son âme asservie
Éclipsais l'univers et balançais les dieux,
De sa haine aujourd'hui monument déplorable,
Dans la foule importune esclave confondu,
Triste, et mouillant de pleurs sa porte inexorable,
Hélas ! j'exhale en vain ma plainte misérable,
Au milieu des frimas, sur la pierre étendu.
Le voilà donc le prix de ma longue tendresse !
Qui croira désormais à ses attraits menteurs ?
Après sept ans entiers de bonheur et d'ivresse,
Il faut me détacher de ses bras enchanteurs.
Je vais donc maintenant, tel qu'un ramier sauvage,
Qui, sur le rocher nu, lamente ses ennuis,
Seul, dans un lit désert déplorant mon veuvage,
Mesurer tristement le cercle entier des nuits !
Du moins, l'amant trahi d'une beauté cruelle,
Qui, ne pouvant fléchir ses injustes mépris,
Se venge en l'imitant, forme une amour nouvelle,
D'un regret moins amer voit ses beaux jours flétris :
Mon sort à moi, mon sort, en perdant Eucharis,

Est de ne pouvoir plus aimer une autre qu'elle.
Employez l'artifice, étalez mille atours :
Non, vous ne m'aurez point, orgueilleuses maîtresses !
Eucharis a reçu mes premières caresses ;
Eucharis obtiendra mes dernières amours.

ÉLÉGIE 3

À Eucharis.

Oui, tout Paris sait ta noirceur ;
Tout Paris sait ta perfidie.
Va chercher maintenant, impie,
Quelque stupide adorateur
Pour exercer ta dure tyrannie !
Je romps mes fers ; ingrate, je t'oublie ;
Le désespoir t'arrache de mon cœur.
Une autre au rang de ma maîtresse
Va monter, le front ceint d'un immortel feston ;
Une autre jouira du glorieux renom
Que t'avait promis ma tendresse.
Pour elle, sur des tons divers
Montant ma voix, dans mon juste délire
Je veux des cordes de ma lyre
Tirer les plus aimables airs,
Et la célébrer dans des vers
Si doux, qu'après soixante hivers
L'amant se plaise à les relire.
Pour tracer son portrait brillant,
Je suivrai, s'il le faut, ma douce fantaisie :
L'aurore, au bord de l'orient,
Aura paru moins belle aux peuples de l'Asie.
Tu pâleras, en le voyant,
De fureur et de jalousie.

Pardonne, pardonne, Eucharis ;
N'en crois pas mes dédains ; n'en crois pas ma colère.
Nulle autre n'entrera dans mon lit solitaire ;
Nulle autre ne vivra dans mes derniers écrits.
Avant que ta beauté sorte de ma mémoire,
On verra l'eau suspendre et rebrousser son cours ;
Le soleil oubliera de dispenser les jours,
Et le peuple français de voler à la gloire.
Sois plus coupable encor, je t'aimerai toujours ;
Je t'aimerai : voilà ma destinée.

Oui, malgré ton crime odieux,
Je ne saurais haïr tes yeux,
Ces yeux encor si chers à mon âme étonnée,
Ces yeux, mes souverains, mes astres et mes dieux.
Cent fois par eux (il m'en souvient, cruelle !)
Tu m'as juré de me garder ta foi,
Jusqu'au tombeau d'être toujours à moi,
Et de mourir amoureuse et fidèle.

Tu voulais que ces yeux charmants,
Tout d'un coup détachés de leur double paupière,
Punissent ton erreur, si jamais la première
On te voyait changer, et trahir tes serments :
Et tu peux les lever encore
Vers ce ciel outragé qu'indignent tes rigueurs !
Et tu ne frémisses pas d'armer ces dieux vengeurs
Que ton impunité trop longtemps déshonore !
Dis-moi : qui te forçait d'imiter la pâleur,
Et de meurtrir ton sein de tes ongles barbares ?

Dis-moi : qui te forçait, dans ta feinte douleur,
De répandre à regret quelques larmes avarés ?

Fiez-vous donc, tristes amants,

Aux soupirs, aux faveurs, aux transports de vos belles.

Ah ! croyez-moi : saisissez les instants

Qui vous sont accordés par elles :

Il n'est point d'amours éternelles ;

Il n'est point de plaisirs constants.

ÉLÉGIE 4

À la même.

Que me sert aujourd'hui, dans des nuits plus heureuses,
D'avoir su te former aux combats de Vénus ?
Que me sert, en pressant tes lèvres amoureuses,
De t'avoir révélé des secrets inconnus ?
Je suis victime hélas ! de ma propre science :
Moi-même, à me trahir, j'instruisis ta beauté.
Que je dois regretter ton aimable ignorance,
Ta craintive pudeur, et ta simplicité !
Quand ton cœur autrefois couronna ma tendresse,
Tes mains savaient à peine agiter des verrous :
Je t'appris, le premier, par quelle heureuse adresse
On peut, en les tournant, échapper aux jaloux ;
Je t'appris l'art, si cher à la jeune maîtresse,
D'écarter de son lit un odieux époux ;
Malheureux ! En un mot, je t'appris comme on aime.
Ton orgueil s'enrichit de mes rares secrets.
Du suc brillant des fleurs j'embellis tes attraits,
Et remis dans tes mains le fard de Vénus même.
Nulle amante bientôt ne sut mieux effacer
Le bleuâtre sillon, que sur un cou d'albâtre
Imprime de ses dents un amant idolâtre,
Et ces doux souvenirs qu'on se plaît à tracer.
Quel prix de tant de soins a donc reçu ton maître ?
Un autre impunément jouit de mes leçons.

Le laboureur du moins recueille ses moissons,
Et goûte en paix les fruits que ses mains ont fait naître.
Un autre, un autre... Ô ciel ! conçois-tu mes soupçons ?
Conçois-tu les fureurs de mon âme offensée ?
Oui, je te vois, ingrata ; et ma triste pensée
Se figure déjà de combien de façons
Le barbare te tient, sans pudeur, embrassée.
Peux-tu me préférer ce rival orgueilleux,
Vil suivant de Plutus que l'intérêt dévore,
Et dont l'instinct grossier préfère à tes beaux yeux
Ces trésors criminels qu'aux bornes de l'aurore
A cachés vainement la prudence des Dieux ?
Oses-tu bien presser de tes mains caressantes
Ce cœur inexorable, aux travaux endurci,
Qui trois et quatre fois, sous un ciel obscurci,
N'a pas craint d'affronter les deux mers frémissantes,
Et des chiens de Scylla les clameurs gémissantes,
Et ces gouffres profonds tournoyants sous ses pas ?
Penses-tu qu'amoureux de son doux esclavage,
Désormais il renonce à quitter le rivage ?
On dit que l'inhumain, méprisant tes appas,
Déjà prêt à partir sur la foi d'une étoile,
Redemande des vents, fait déployer la voile,
Et de ton lit oisieux veut courir au trépas.
Que je plains ta douleur ! Amante infortunée,
Combien tu pleureras ton fol égarement !
Malgré ton crime, hélas ! de plaisirs couronnée,
Puisses-tu ne jamais connaître le tourment

D'aimer comme je t'aime, et d'être abandonnée !

ÉLÉGIE 5

Je vous revois, ombrage solitaire,
Lit de verdure impénétrable au jour,
De mes plaisirs discret dépositaire,
Temple charmant où j'ai connu l'amour.
Ô souvenir trop cher à ma tendresse !
J'entends l'écho des rochers d'alentour
Redire encor le nom de ma maîtresse.
Je vous revois, délicieux séjour.
Mais ces moments de bonheur et d'ivresse,
Ces doux moments sont perdus sans retour.
C'est là, c'est là qu'au printemps de ma vie,
En la voyant je me sentis brûler
D'un feu soudain : je ne pus lui parler ;
Et la lumière à mes yeux fut ravie.
C'est là qu'un soir j'osai prendre sa main,
Et la baiser d'un air timide et sage ;
C'est là qu'un soir j'osai bien davantage :
Rapidement je fis battre son sein,
Et la rougeur colora son visage ;
C'est là qu'un soir je la surpris au bain.
Je vois plus loin la grotte fortunée,
Où dans mes bras soumise, abandonnée,
Les nœuds défaits et les cheveux épars,
De son vainqueur évitant les regards,
Mon Eucharis, heureuse et confondue,
Pleura longtemps sa liberté perdue.

Le lendemain, de ses doigts délicats
Elle pinçait les cordes de sa lyre,
Et, l'œil en feu, dans son nouveau délire,
Elle chantait l'amour et ses combats.
À ses genoux, j'accompagnais tout bas
Ces airs touchants que l'amour même inspire,
Que malgré soi l'on se plaît à redire
L'instant d'après. Alors plus enflammé
Je m'écriais : « Non ! Corine et Thémire,
« Céphise, Aglaure, et la brune Zulmé,
« Qu'on vante tant, ne sont rien auprès d'elle !
« Mon Eucharis est surtout plus fidèle :
« Je suis bien sûr d'être toujours aimé ! »
La nuit survint : asile humble et champêtre,
Long corridor interdit aux jaloux,
Tu protégeas mes larcins les plus doux.
Combien de fois j'entrai par la fenêtre
Quand sa pudeur m'opposait des verrous !
Combien de fois dans l'enceinte profonde
De ces ruisseaux en fuyant retenus,
Au jour baissant, je vis ces charmes nus
En se plongeant embrassés de leur onde,
Et sur les flots quelque temps soutenus !
Je croyais voir ou Diane, ou Vénus,
Sortant des mers pour embellir le monde.
Combien de fois, au sein même des eaux,
Qu'elle entrouvrait, me plongeant après elle,
Et la pressant sur un lit de roseaux,

Je découvris une source nouvelle
De voluptés dans ces antres nouveaux !
Ô voluptés ! Délices du bel âge,
Plaisirs, amours, qu'êtes-vous devenus ?
Je crois errer sur des bords inconnus,
Et ne retrouve ici que votre image.
Dans ce bois sombre, en cyprès transformé,
Je n'entends plus qu'un triste et long murmure ;
Ce vallon frais, par les monts renfermé,
N'offre à mes yeux qu'une aride verdure ;
L'oiseau se tait ; l'air est moins parfumé,
Et ce ruisseau roule une onde moins pure :
Tout est changé pour moi dans la nature ;
Tout m'y déplaît : je ne suis plus aimé.

ÉLÉGIE 6

À un rival.

Tu ris, dans ta barbare ivresse,
Des maux qu'endure mon amour :
Objet des caprices d'un jour,
Triomphe, insulte à ma détresse ;
Triomphe, crois-moi : le temps presse ;
Demain ta crédule tendresse
Gémira peut-être à son tour.
Crois-tu déjà que l'infidèle
Pour toi parfume ses cheveux ?
On sait quel jeune ambitieux
Est en secret préféré d'elle.
Tu n'es plus rien : c'est à ses yeux
Que l'ingrate veut être belle.
Tu ne connais pas les dédains
De cette amante impérieuse,
Et sa colère impétueuse,
Et ses caprices inhumains.
La paille errante et passagère,
Qui dans l'air tourne en s'élevant,
La laine éparse au gré du vent,
La feuille du tremble mouvant
Est moins inconstante et légère :
Cent fois plus terrible en ses jeux
Que la cascade vagabonde,

Qui des Apennins orageux
Se précipite, écume, gronde,
Et roule dans les champs fangeux ;
Ou que la mer adriatique,
Quand des bords d'Europe et d'Afrique
Deux vents déchaînés dans les airs,
Jusque dans le sein de Venise,
Sur le dos de Neptune assise,
Font bouillonner les flots amers.

ÉLÉGIE 7

À Eucharis.

Qui t'aimera jamais comme je t'aime ?
Dans tes yeux seuls qui mettra son bonheur ?
 Reviens, ô mon bien suprême ;
Entre mes bras abjure ton erreur ;
 Reviens, crois-moi : mon visage
 N'est point si changé du temps.
Vois sur mon front ces cheveux bruns flottants :
De la vieillesse ont-ils senti l'outrage ?
 Ne rougis point de mon âge ;
Je compte à peine un lustre après vingt ans.
Je suis cher à Vénus, cher au dieu de la Thrace ;
Au milieu des festins je bois le vin mousseux ;
Émule de Chapelle, et disciple d'Horace,
 Parfois son luth, avec grâce,
 A retenti sous mes doigts paresseux.
Qui sait mieux, à pas lents, dans une nuit obscure,
Chercher furtivement l'objet de ses désirs,
Déposer des baisers sans le moindre murmure,
Et varier, suspendre, ou hâter les plaisirs ?
Tu pleureras un jour ta rigueur imprudente ;
De mon amour, trop tard, tu connaîtras le prix.
Dès demain, dès ce soir, mon âme indépendante
 Peut châtier tes superbes mépris.
Déjà, déjà vingt beautés dans Paris

M'offrent leur cœur, et briguent ma tendresse.

J'en sais même une, ô ma belle maîtresse,
Qui se vante tout haut d'être mon Eucharis.

Reviens, avant qu'une étrangère,
Près de moi, vers minuit, se glisse entre deux draps,
Et sur mon lit défait, en chemise légère,
Le lendemain matin repose dans mes bras.

Oui, reviens : à ce prix, ma compagne adorable,
Ton ami se soumet à la plus dure loi ;

Et si jamais il ose devant toi

Louer, regarder même un seul objet aimable,
Puisse, le jour entier, dans tes yeux menaçants
Ses yeux chercher en vain le pardon qu'il implore,
Et ta porte, insensible à ses cris gémissants,

Ne point s'ouvrir avant l'aurore !

Songes-y bien, la coupable beauté

Que nul amant n'a pu trouver constante,

Dans son automne expiant sa fierté,

Seule en un coin, plaintive et gémissante,

À la lueur d'une lampe mourante,

Conduit l'aiguille, ou d'une main tremblante

Tourne un fuseau de ses pleurs humecté.

En la voyant, la maligne jeunesse

Triomphe, et rit de sa douleur.

L'amour, armé d'un fouet vengeur,

De désirs impuissants tourmente sa vieillesse :

Elle implore Vénus ; mais la fière déesse

Détourne ses regards, et lui répond sans cesse,

Qu'elle a mérité son malheur.

ÉLÉGIE 8

*À M. le comte de P**.*

Tout s'anime dans la nature.
Doux avril, tu descends des airs :
Vénus détache sa ceinture ;
Les fleurs émaillent la verdure,
Et l'oiseau reprend ses concerts.
Quittez le brouillard de la ville
Et ses embarras indiscrets ;
Paisible habitant du marais,
Courez, dans ce vallon fertile
Qu'ont embelli Flore et Cérès,
De la campagne renaissante
Respirer les douces odeurs,
Et sur l'épine blanchissante
Cueillir ses premières faveurs.
Aux champs le printemps vous appelle :
Ah ! profitez de ses beaux jours.
Heureux favori des amours,
C'est pour vous qu'il se renouvelle :
Pour moi la peine est éternelle,
Et l'hiver durera toujours.

ÉLÉGIE 9

*À M. le chevalier de P**.*

Je perds la moitié de moi-même,
Et tu me défends de pleurer !
Ami, qui pourrait endurer
Mon infortune et ma douleur extrême ?
Un autre, ô ciel ! de plaisir éperdu,
Contre son cœur pressera l'infidèle !
Un autre dormira près d'elle,
Jusqu'au milieu du jour, à ma place étendu !
Et moi, pour prix de mes ardeurs sincères,
Trahi, quitté dans l'âge des amours,
Hélas ! je verrai pour toujours,
Comme des ombres mensongères,
S'évanouir mes heures les plus chères,
Les plaisirs séduisants, les voluptés légères,
Sans verser des larmes amères,
Et sans tourner les yeux vers mes premiers beaux jours !
Non ; de ce courage suprême
Mon cœur est bien loin de s'armer.
Quiconque, en perdant ce qu'il aime,
Peut se résoudre à vivre, est indigne d'aimer.
Ne me reproche plus ma honteuse faiblesse :
Tibulle a tant pleuré sa chère Nééra !
Nous savons tous par cœur ces vers pleins de mollesse,
Que loin de ses amours Pétrarque soupira.

Toi-même enfin, quand ta belle maîtresse,
Celle que tu chéris cent fois plus que tes yeux,
Premier objet de ta vive tendresse,
T'exila sans pitié de son lit amoureux,
Souillé d'une indigne poussière,
Tremblant, égaré, furieux,
De tes deux mains arrachant tes cheveux,
Je t'ai vu dans mes bras abhorrer la lumière,
Et te plaindre à la fois des mortels et des dieux.
Eh ! qui dans l'univers ignore tes alarmes ?
Quel cœur à tes chagrins n'a point donné de larmes ?
Du Pinde et de Paphos tous les antres émus
Ont retenti cent fois du nom d'Éléonore :
Dans les vallons d'Hybla, sur le sommet d'Hémus,
Les rochers attendris le répètent encore.

ÉLÉGIE 10

À Eucharis.

Le ciel, hélas ! veut venger mes injures ;
Le ciel punit ton infidélité :
Tu perds déjà ta fraîcheur, ta beauté,
Ton doux éclat, et ces cheveux parjures
Dont l'or superbe enivrait ta fierté.
Combien de fois je t'avais prévenue :
« Mon Eucharis, fuis les jeunes amants ;
« Sois dans tes mœurs discrète, retenue ;
« Ne perds jamais ta pudeur ingénue,
« Et garde-toi d'oublier tes serments !
« Il est des dieux : si tu trahis ma flamme,
« À leurs regards ne crois pas échapper ;
« Il est des dieux qu'on ne saurait tromper.
« Tremble, Eucharis ! Ils lisent dans ton âme,
« Et puniront d'un éternel regret
« Le seul transport d'un désir indiscret. »
Je te l'ai dit ; et je me souviens même
Qu'en le disant, les yeux de pleurs noyés,
Je te serrais, dans mon désordre extrême,
Les deux genoux, et baisais tes deux pieds.
Alors, alors tu jurais, ô ma vie !
Que nul amant ne tenterait ta foi ;
Et qu'à moi seul ta jeunesse asservie
Refuserait même le cœur d'un roi,

Quand son amour, aux deux bords de la Loire,
De vingt châteaux doterait tes appas ;
Quand, te couvrant des rayons de sa gloire,
Du lit au trône il conduirait tes pas.
Avec ces mots, dans la nuit la plus noire,
Ton art divin me ferait voir les cieux.
Bien plus : des pleurs, s'échappant de tes yeux,
Mouillaient ta joue et parcouraient tes charmes.
Que je rougis de ma simplicité !
Oui, tu pleurais ; et moi, tout agité,
Contre moi-même en secret irrité,
Je m'en voulais de causer tes alarmes ;
Crédule, hélas ! et j'essuyais tes larmes.
C'en est donc fait : ta main brise nos fers.
En me quittant tu ris encor, traîtresse !
Songe du moins aux maux que j'ai soufferts
Pour retenir ta volage tendresse.
Tu le sais bien : ton esclave amoureux
N'a redouté ni les vents, ni la pluie,
Ni le soleil, ni le froid rigoureux,
Ni les torrents roulant des rocs affreux,
Ni Jupiter sous un ciel en furie.
Et qui, dis-moi, célébra ta beauté ?
Paris encore est plein de mon délire :
Sept ans entiers j'ai chanté sur ma lyre
Et ta constance et ma félicité.
En te voyant, si la foule soupire,
Si tous les cœurs te décernent l'empire

Des déités, reines de l'univers,
Ingrate, hélas ! tu le dois à mes vers.
Oui, je voudrais dans la flamme rapide
Anéantir ces vers adulateurs ;
Oui, je voudrais que l'océan avide
Eût englouti mes écrits imposteurs.
On connaîtra malgré moi l'infidèle :
Vainqueur du temps, son nom vivra toujours,
On oubliera qu'elle a troublé mes jours,
Et les amans ne parleront que d'elle.

ÉLÉGIE 11

*Les voyages.
À Messieurs de P**.*

J'ai souvent essayé de noyer dans le vin
Ma peine et mes tristes alarmes :
Ô Bacchus ! ton nectar divin
S'aigrissait sur mon cœur, et se tournait en larmes.
J'ai souvent essayé, dans la longueur des nuits,
D'accorder sous mes doigts la lyre de Chapelle :
Les vers n'ont pu distraire mes ennuis,
Et malgré moi je chantais l'infidèle.
Enfin (je l'avoueraï) dans mes bras amoureux
J'ai tenu quelquefois une autre enchanteresse ;
Mais tout d'un coup, au fort de mon ivresse,
Quand je touchais au moment d'être heureux,
Le souvenir de ma maîtresse
Venait saisir mon cœur et glacer ma tendresse,
Et je sentais expirer tous mes feux.
Que n'ai-je point tenté ? Dieux ! qu'il est difficile
D'abjurer promptement de si longues amours !
Tant que le même mur nous servira d'asile,
Tant que le même ciel éclairera nos jours,
Hélas ! je le sens bien, je l'aimerai toujours.
Si vous voulez que je l'oublie,
Ô mes amis, partons ; ôtez-moi de ses yeux ;
Pour de lointains climats abandonnons ces lieux ;

Courons interroger les champs de l'Italie,
Et lui redemander ses héros et ses dieux ;
Fuyons. Adieu, remparts, superbe promenade,
Dont les ormes touffus environnent Paris ;
Adieu, bronze adoré du plus grand des Henris ;
Adieu, Louvre immortel, pompeuse colonnade ;
Adieu surtout, adieu, trop ingrate Eucharis !

Je le verrai ce beau ciel de Provence,
Ces vallons odorants tout peuplés d'orangers,
Où l'on dit qu'autrefois des poètes bergers,
Les premiers dans leurs vers marquèrent la cadence.

Je verrai ce paisible port,
Et les antiques tours de la riche Marseilles.
Nos vaisseaux sont-ils prêts ? Poussez-nous loin du bord.
Compagnons, courbez-vous sur des rames pareilles ;
Fendez légèrement le dos des flots amers ;
Abandonnez la voile au souffle qui l'entraîne.

Le zéphyr règne dans les airs ;
Et, mollement porté sur la mer de Tyrhène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux-arts,
L'oracle de vingt rois et le temple du monde.
Voilà donc les foyers des fils de Scipion,
Et des fiers descendants du demi-dieu du Tibre !
Voilà ce Capitole, et ce beau Panthéon,
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre !
Oh ! qui me nommera tous ces marbres épars,

Et ces grands monuments dont mon âme est frappée ?
Montons au Vatican ; courons au Champ-de-Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille ?
Citoyens (s'il en est que réveille ma voix),
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile.

Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument !

J'irai dans tes champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers ;
J'irai chercher d'un œil avide
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et, dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.

Puissé-je hélas ! au doux bruit de leur onde
Finir mes jours, ainsi que mes revers !
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes ;

Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès.
Là, le printemps est long, et l'hiver sans froidure ;
Là, croissent des gazons d'éternelle verdure ;
Là, peut-être, l'étude, et l'absence et le temps
 Pourront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain délire abrégea mes instants.

ÉLÉGIE 12

Oui, c'en est fait : je demeure en ces lieux ;
Je borne ici ma course vagabonde.
De ces longs pins le deuil religieux
Convient hélas ! à ma douleur profonde.
Tranquille, au loin, je n'entends sous les cieux
Que le bruit sourd de l'océan qui gronde.
Je puis donc seul verser enfin des pleurs,
Et dans les airs exhaler mon martyre ;
Si quelque nymphe, apprenant mes malheurs,
Aux rocs émus ne court point les redire.
Je puis donc seul de lamentables cris
Lasser en paix ces vastes solitudes.
D'où reprendrai-je, inhumaine Eucharis,
Tes désirs vains, tes injustes mépris,
Et tes noirceurs et tes ingratitude ?
Ils sont passés ces jours délicieux,
Où, tout rempli de ma première ivresse,
Sans nul soupçon, sans reproche odieux,
Sûr d'être aimé de ma belle maîtresse,
Par mon bonheur je surpassais les dieux.
Depuis longtemps sa fatale colère
D'ennuis amers a trop su me nourrir.
Je perds son cœur ; je cesse de lui plaire :
De ma douleur je n'ai plus qu'à mourir.
Oui, j'en mourrai : voilà mon espérance.
Je vois déjà mon étoile pâlir ;

Lassé du jour, lassé de ma souffrance,
Dans le Cocyte, avec indifférence,
Comme un torrent, je cours m'ensevelir.
Approchez-vous pour fermer ma paupière,
Approchez-vous, peuple cher à Vénus.
Votre ami touche à son heure dernière :
Bientôt, hélas ! Mysis ne sera plus.
Oh ! qui pourra me voir ainsi descendre
Dans le cercueil, à la fleur de mes jours ?
Qui ne voudra toucher au moins la cendre
Du paresseux, qui chanta les amours ?
Là, je le sais, nul orateur célèbre
N'étalera d'éloquentes douleurs :
Mais sur ma tombe on sèmera des fleurs ;
Mais nul amant de la pompe funèbre
Ne reviendra sans répandre des pleurs.
À la pitié, toi seule inaccessible,
Toi seule, ingrate et coupable beauté,
Contempleras d'un œil sec et paisible
La place encore où ce cœur trop sensible
Déplorera ton infidélité.
Ô mes amis, pour consoler mon ombre,
Transportez-moi sous les riants berceaux
De Feuillancour, dans ce bois frais et sombre
Entrecoupé de mobiles ruisseaux ;
Dans ce Tibur solitaire et champêtre
Aux jeux, aux ris, aux plaisirs consacré ;
Dans ce vallon tant de fois célébré,

Où maintenant vous m'appellez peut-être.
Là, mes amis, au pied d'un jeune hêtre,
D'une onde pure en tout temps abreuvé,
Que mon tombeau soit sans pompe élevé ;
Et que vos mains y prennent soin d'écrire
Ces vers, qu'un jour, du haut du grand chemin,
Le voyageur qui monte à Saint-Germain,
Tout en courant s'empressera de lire :
« Ci-gît, hélas ! un amant trop épris
« Des doux attraits d'une beauté cruelle ;
« Tout son destin fut d'aimer Eucharis,
« Et de mourir abandonné par elle. »

ÉLÉGIE 13

Brisons cette lyre inutile :
Eucharis n'entend plus mes airs.
Quittons les bois de Lucrétile
Et l'empire du dieu des vers.
Cherchez désormais qui vous chante,
Ô mère des tendres amours !
Je perds l'illusion touchante
Qui seule embellissait mes jours.
Doux plaisirs, voluptés légères,
Et vous, maîtresses mensongères,
Je vous dis adieu pour toujours.
Mon vaisseau, battu par l'orage,
A fui sous les flots écumants.
Par le péril rendu plus sage,
J'abjure mes égarements :
Je gagne le port à la nage,
Et sur le sable du rivage
Je dépose mes vêtements,
Pour instruire de mon naufrage
Le peuple insensé des amans.

LIVRE TROISIÈME

ÉLÉGIE 1

À ma muse.

Amour le veut, retournons à Cythère.
Muse, renonce à tes sages loisirs.
Ce dur enfant sur mon luth tributaire
M'ordonne encor de vanter ses plaisirs.
N'irritons pas son humeur volontaire ;
Obéissons, quels que soient ses projets.
Ma muse, un jour, tranquille et solitaire,
Tu traiteras de plus nobles sujets ;
Tu chanteras nos forces renaissantes,
D'un règne heureux monuments immortels,
Nos bords couverts d'enseignes menaçantes,
Sous nos vaisseaux les deux mers blanchissantes,
Et l'Amérique embrassant nos autels ;
Tu nous peindras de son triple tonnerre
Louis armé pour maintenir ses droits,
Donnant la paix au reste de la terre,
Humiliant la superbe Angleterre,
Et de son joug affranchissant vingt rois.
Dis maintenant les faveurs des bergères,
Et les larcins des fortunés amants,
Leurs démêlés, leurs fureurs passagères,
Et leurs transports, et même leurs tourments.
Je reprendrai les molles élégies.
Courez, mes vers, sur des pieds inégaux,

Et ramenez au milieu des orgies
Tous les amours en triomphe à Paphos.
Applaudissez, ô nymphes du Permesse !
Tressez des fleurs pour votre nourrisson.
Entourez-moi, tendre et belle jeunesse :
Je tiens pour vous école de sagesse ;
Écoutez bien ma dernière leçon.
Heureux, cent fois heureux, l'objet aimable
Dont le doux nom couronnera mes vers !
Mes vers seront un monument durable
De sa beauté qu'encensa l'univers.
Thèbes n'est plus : tout ce vaste rivage
N'est qu'un amas de tombeaux éclatants ;
Sparte, Ilion, Babylone et Carthage
Ont disparu sous les efforts du temps ;
Le temps, un jour, détruira nos murailles,
Et ces jardins par la Seine embellis ;
Le temps, un jour, aux plaines de Versailles,
Sous la charrue écrasera les lis.
Ne craignez rien de sa rigueur extrême,
Ô charme heureux de mes derniers beaux jours !
Regardez-vous, et songez qui vous aime :
Du ciel le temps a chassé les dieux même ;
Ils sont tombés : mais vous vivrez toujours.

ÉLÉGIE 2

À Catilie.

Va, ne crains pas que je l'oublie,
Ce jour, ce fortuné moment,
Où, pleins d'amour et de folie,
Tous les deux, sans savoir comment,
Dans un rapide emportement,
Nous fîmes le tendre serment
De nous aimer toute la vie.

Tu n'avais pas encor seize ans ;

Les jeux seuls occupaient ta naïve ignorance ;
Tes plaisirs étaient purs, et tes goûts innocents ;
L'œil baissé, tu voyais avec indifférence
S'arrondir de ton sein les trésors ravissants.
De ces dons précieux je t'enseignai l'usage ;
Je sentis sous mes doigts le marbre s'animer ;
La pudeur colora les lis de ton visage ;
Ton tendre cœur s'ouvrit au doux besoin d'aimer.

Te souvient-il de ces belles soirées,
Où dans le bois touffu nous respirions le frais ?

Entre ta sœur et ta mère égarées,
Mes mains savaient toujours rencontrer tes attraits ;
De mon bras gauche étendu par derrière,
Je te serrais mollement sur mon cœur ;
À leurs côtés je baisais ta paupière,
Et ce péril augmentait mon bonheur.

Enfin je l'ai cueilli ce prix de ma tendresse,
Que tes cris refusaient à mon juste désir ;
 Tu sais avec combien d'adresse,
Malgré toi, par degrés, il fallut le saisir.
Tu frémis de douleur, tu répandis des larmes ;
Mais un dieu qui survint dissipa tes alarmes,
Et le plaisir guérit l'ouvrage du plaisir.
Prémices de l'amour, délicieuse ivresse,
 Ah ! que ne durez-vous toujours !
 Plaisirs, dont l'enfance intéresse,
Ne fuyez pas si vite ; arrêtez : qui vous presse ?
Votre aurore vaut seule un siècle de beaux jours.
Eh ! qui peut remplacer l'erreur enchanteresse
Où s'abandonne alors un amant éperdu ?
Le breuvage divin qu'a goûté sa maîtresse,
 Le fruit que sa bouche a mordu,
Son baiser du matin, sa première caresse,
L'attente d'un bonheur mille fois suspendu,
Et ce mot si touchant, ce seul mot, je vous aime,
Est peut-être aussi doux que la volupté même.
 Ô ma divinité suprême,
Prolongeons, s'il se peut, des moments aussi courts.
Laissons là la vieillesse et tous ses vains discours.
Je foule aux pieds ces biens que le vulgaire envie ;
Dans tes bras amoureux j'achèverais ma vie
Loin du bruit des cités et du faste des cours.
 Transportez-moi sous le pôle du monde,
Dans ces déserts glacés, où, tout couvert de peaux,

Seul, errant tristement dans une nuit profonde,
Le Lapon, emporté sur de légers traîneaux,
Promène incessamment sa hutte vagabonde ;
 Transportez-moi sous l'ardent équateur,
Dans les sables mouvants de l'inculte Libye :
Oui, j'aimerai toujours les yeux de Catilie ;
Oui, j'aimerai toujours son sourire enchanteur.

ÉLÉGIE 3

À la même.

Songes-y bien, ma bergère :
Une heure après le lever
De l'étoile de ta mère,
Dans ton réduit solitaire,
Ce soir j'irai te trouver.
La nuit, de crêpes couverte,
Protègera nos plaisirs.
Laisse ta porte entrouverte
Au tendre essaim des désirs.
Écarte de mon passage
Tout fer ou marbre inhumain ;
Et, d'un pied discret et sage
Interrogeant le chemin,
Si mon doux péril te touche,
Fais qu'au signal de ma bouche
Je rencontre encor ta main
Pour me guider vers ta couche.
Ciel ! que ce temps si léger
Paraît long, quand on espère !
Le soleil sous l'hémisphère
Ne veut donc pas se plonger ?
Accourez, humides heures
Qui présidez à la nuit :
Répandez sur nos demeures

Ce calme heureux qui vous suit.
Ô fleurs, pressez-vous d'éclorre
Pour mes desseins les plus doux ;
Et toi, sommeil que j'implore,
Jusqu'au retour de l'aurore
Assoupis l'œil des jaloux.

ÉLÉGIE 4

La veillée.

J'avais signalé ma tendresse ;
L'amour applaudissait ; j'étais égal aux dieux.
Accablé de langueurs, de fatigue et d'ivresse,
 Entre les bras de ma maîtresse
 Le doux sommeil avait fermé mes yeux.
 Elle, qui n'est plus écolière
Dans l'art qu'elle a, sous moi, naguère commencé,
De sa bouche amoureuse entrouvrit ma paupière,
Et, d'un son de voix doux à l'oreille adressé,
 « Tu dors, paresseux ! me dit-elle.
 « Regarde : il n'est pas encor jour.
 « Tu dors, à l'heure la plus belle
« Que le cercle des nuits ramène pour l'amour !
 « Laissons, laissons la diligente Aurore
« S'arracher, sans pitié, du lit de son amant ;
« Jouissons, nous mortels ; profitons du moment :
« Qui sait hélas ! demain si nous serons encore ?
« Viens, je brûle ; écartons ces voiles indiscrets.
« Prends-moi ; contre ton sein que je meure enchaînée !
« Recommençons nos jeux ; invoquons Dionée.
 « Veillons. Tu dormiras après,
 « Si tu veux, toute la journée. »

ÉLÉGIE 5

La moisson.

Ma maîtresse retourne à sa maison des champs.
Quel cœur barbare et dur peut rester à la ville ?
Fuyons ; dérobons-nous à sa pompe servile,
À ses frivolités, à ses discours méchants.
Loin des remparts poudreux qu'arrose en vain la Seine,
Courons des fruits vermeils admirer les couleurs,
Et, sous le frais abri des forêts de Vincenne,
Du lion dévorant éviter les chaleurs.
Viens, l'autel est paré ; viens, la victime est prête ;
Descends du haut des cieux, bienfaisante Cérès ;
Prends ta faucille en main, et couronne ta tête
De bluets et d'épis, trésors de tes guérets.
Ô mes lares, ce jour doit être un jour de fête ;
Des plus riants festons j'ornerai vos portraits.
Écartez loin de nous et la pluie et l'orage ;
D'un jour tranquille et pur éclairez nos moissons.
Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons,
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage,
Et détonne gaiement de rustiques chansons ?
Ils vont de rang en rang : sous leur main diligente
Déjà ces longs tuyaux, d'énormes grains chargés,
Tombent sur les sillons, en faisceaux partagés.
Le van chasse dans l'air une paille indigente ;
La terre au loin gémit sous l'effort des batteurs.

Vers le soir, au château la troupe cantonnée
Se délasse en riant du poids de la journée,
Et le plaisir succède à ces soins enchanteurs.
Amis, qu'attendez-vous ? Mêlons-nous à la danse
De ces pâtres joyeux, folâtrant sous l'ormeau :
Le flageolet aigu marque assez la cadence ;
Conduisons tour-à-tour les belles du hameau.
Qu'on tire cent flacons de la glace pilée ;
Versez-moi d'un vin frais qui ternit le cristal :
Je ne rougirai point, ce soir, dans la vallée
De vous suivre en tremblant et d'un pas inégal :
Tout sied à ce beau jour. Buvons à Catilie ;
Buvons à Nivernais ; buvons à Maillebois.
Et vous, soutien du trône, espoir de la patrie,
Mon protecteur, mon maître, auguste fils des rois,
Encouragez ma muse, et soutenez ma voix.
Je chante les jardins, et le dieu des campagnes,
Pan, qui jadis enfla des roseaux sous ses doigts,
Et, modulant des airs au penchant des montagnes,
Rassembla les mortels dispersés dans les bois.
C'est lui qui, le premier, au gland tombé des chênes
Fit succéder l'olive et les dons des vergers.
La feuille alors couvrit l'asile des bergers,
Et le sol altéré but les sources prochaines.
Alors on maria la vigne au peuplier ;
Sous les pressoirs rougis des flots de vin coulèrent ;
Le taureau sous le joug apprit à se plier,
Et sur un double essieu les chars pesants roulèrent.

Qui n'aimerait les champs ? Aux champs règne la paix ;
On y trouve un ciel pur, des ombrages épais ;
De moissons dans l'été, de fruits mûrs dans l'automne,
De bouquets au printemps l'humble pré se couronne.
Les vrais plaisirs aux champs ont fixé leur séjour :
On y craint plus les dieux ; on y fait mieux l'amour.
L'amour même, entouré de coursiers indociles,
De troupeaux mugissants, dans un bocage est né.
De myrte et de jasmin son berceau fut orné.
Le pressant dans leurs bras, les nymphes trop faciles
N'osaient point corriger un enfant obstiné,
Qui déjà nuit et jour s'abreuvait de ses larmes.
C'est là qu'en grandissant il essaya ses armes.
Ses premiers traits, dit-on, se perdaient au hasard ;
Son arc et son carquois accablaient sa faiblesse.
Ciel, qu'amour a depuis profité dans cet art !
Je l'ai bien éprouvé. Malheur à ceux qu'il blesse !
Malheur même aux amants qu'il daignerait flatter !
C'est quand l'amour sourit qu'il est à redouter.
N'importe ! Saisissons ses faveurs passagères ;
Hâtons-nous de jouir ; caressons nos bergères ;
Livrons-nous à leur foi, mais sans trop y compter.

ÉLÉGIE 6

Les baisers.

Dieux ! que ta bouche est parfumée !
Donne-moi donc vite un baiser.
Encore un, ô ma bien-aimée !
De quel feu dévorant je me sens embraser !
– Prends ! Sois heureux : en voilà vingt, Bathile ;
En voilà trente ; en voilà cent en sus.
Est-ce assez ? – Non. – Je t’en donne encor mille.
Es-tu content ? – Las ! je brûle encor plus !
– Et combien donc, ingrat, pour apaiser ta flamme
Te faut-il aujourd’hui de baisers amoureux ?
– Autant (répondis-je), ô mon âme !
Que septembre mûrit, sur les coteaux pierreux
De Pommard ou d’Arbois de raisins savoureux ;
Autant qu’on voit d’épis jaunissants dans la plaine,
Ou de grains entassés dans le sable des mers ;
Autant qu’on voit briller dans une nuit sereine
D’étoiles, de soleils, et de mondes divers.
Quand tu m’en donnerais dès la naissante aurore,
Quand tu m’en donnerais jusqu’au déclin du jour,
Plus altéré, le soir, le soir, mourant d’amour,
Je t’en demanderais encore.

ÉLÉGIE 7

À Catilie.

Quand ton ami se désespère,
Ingrate, au lit oiseux qui peut te retenir ?
Il est minuit : tout dort ; je n'entends plus ta mère ;
Tous les feux sont éteints : qu'attends-tu pour venir ?
 Sous tes doigts ma porte docile
 Est prête à s'ouvrir mollement ;
J'ai pris soin d'affranchir ce loquet difficile
Que ton amour déteste, et qui fait mon tourment.
 Est-ce ainsi qu'on tient sa promesse ?
Est-ce ainsi qu'on abuse un malheureux amant ?
 Perfide ! Hélas ! en ce moment,
 Tranquille au sein de la mollesse,
 Tu dors peut-être impunément :
Et moi, je veille ! Et moi, je sèche dans l'attente !
 Inquiet, agité, consumé de désirs,
Je me roule aux deux bords de ma couche brûlante,
Et poursuis tristement l'image des plaisirs.
 Quelquefois ma tendresse active
S' imagine te voir au milieu de la nuit,
Suspendant sur l'orteil une jambe craintive,
Tes deux mains en avant, chercher le mur qui fuit :
J'écoute alors, j'écoute ; et, si le moindre bruit
 Frappe mon oreille attentive,
 Je crois sous tes pieds délicats

Entendre à mon côté le parquet qui résonne.
Soudain mon cœur palpète, et tout mon corps frissonne ;
Crédule, je m'élançe, en étendant les bras ;
Je te cherche dans l'ombre, et te nomme tout bas.
Vaines illusions ! Déjà la nuit s'avance,
Et l'astre du matin blanchit l'azur des cieux.
C'en est fait : le jour croît ; je n'ai plus d'espérance ;
Les esclaves en foule ont inondé ces lieux.
 Et tu ne crains pas ma vengeance ?
 Que diras-tu pour ta défense
 Demain, en t'offrant à mes yeux ?
Est-ce ainsi (réponds-moi), beauté vaine et frivole,
Qu'on outrage l'amour, qu'on insulte à Cypris ?
 De ce temps hélas ! qui s'envole,
 Un jour tu connaîtras le prix.
Lorsque le printemps passe, et qu'on n'est plus jolie,
Que de regrets cuisants, de repentirs amers !
Combien tu pleureras ton orgueil, ta folie !
 Que tu voudras, ô Catilie !
Racheter chèrement cette nuit que tu perds !

ÉLÉGIE 8

À Catilie.

Me voici dans le froid séjour
De l'artifice et de la haine,
Occupé de mon seul amour,
Et sur le papier, nuit et jour,
Tristement déposant ma peine.
Depuis nos funestes adieux
J'ai vu quarante jours éclore :
Combien s'écouleront encore
Avant qu'on te rende à mes yeux !
Tu me demandes, à toute heure,
Ce que fait ton fidèle amant ?
Tu le devines aisément.
Il soupire, il gémit, il pleure,
Il te rappelle incessamment.
Unique objet de mon hommage,
De mon encens et de mes vœux,
Cent fois j'adore ton image,
Cent fois je baise tes cheveux ;
Et, dans ce palais fastueux,
Tandis que la foule importune
Fatigue l'aveugle fortune
De mille cris ambitieux,
Moi, sans désir et sans envie,
Libre de soins, content des cieux,

Et presque étranger dans ces lieux,
Hélas ! je ne demande aux dieux
Que d'être aimé de Catilie.
Mais toi, comptes-tu les moments
Que je traîne dans les alarmes ?
As-tu ressenti mes tourments ?
Et, loin de moi, tes yeux charmants
Ont-ils répandu quelques larmes ?
L'air triste, et les regards baissés,
Vas-tu, rêveuse et solitaire,
Sous ces tilleuls entrelacés,
Dont l'ombre invite au doux mystère,
Ou dans ce bois dépositaire
De nos plaisirs trop tôt passés,
Loin d'une mère vigilante
Relire encore mes écrits,
Et sur la poussière inconstante
Tracer le nom que tu chéris ?
Oh ! de mon pénible esclavage
Quand pourrai-je à la fin sortir ?
Quand verrai-je le doux rivage
Où, dans la fleur du plus bel âge,
J'ai reçu ton premier soupir ?
Qu'il est cruel dans sa folie
L'amant de faveurs enivré,
Qui, libre de passer sa vie
Aux pieds d'un objet adoré,
Trop épris de l'éclat frivole

Des biens, des honneurs et des rangs,
Court, sous des lambris transparents
Où resplendit l'or du Pactole,
Du vulgaire encenser l'idole
Et ramper à la cour des grands !

ÉLÉGIE 9

À l'amour.

Si j'ai su quelquefois dans mes vers séducteurs
Instruire à tes larcins la timide ignorance ;
Si j'ai chanté la crainte et la douce espérance,
Tes combats, tes plaisirs, et tes soins enchanteurs ;
Si dans tes jours sacrés, aux autels de ta mère
J'ai porté, jeune encor, mon encens et mes vœux,
Et couronné tes beaux cheveux
De la guirlande qui t'est chère :
Amour, saisis ton arc, à tes pieds détendu ;
Descends du mont Éryx ; abandonne Cythère ;
Viens, vole : je t'attends. Va dire à ma bergère
Que ce jour doit me rendre à son cœur éperdu.
Tu pares même une infidèle
Aux yeux d'un amant irrité :
Amour, donne à ses traits une grâce nouvelle,
À tous ses mouvements un air de volupté ;
De ton haleine pure, ou du vent de ton aile,
Rafraîchis cet éclat dont brille sa beauté ;
D'un regard languissant, d'un séduisant caprice,
D'un refus enchanteur montre-lui le pouvoir ;
Dis ce qu'on peut donner, ce qu'il faut qu'on ravisse,
Ce que tu veux qu'on cache, ou qu'on laisse entrevoir.
D'une aimable rougeur que son front s'embellisse,
Et que je croie encor surmonter son devoir.

Vois-tu la vigne tortueuse

Embrasser les ormeaux et ramper autour d'eux ?

Que plus tendre, ce soir, ou plus voluptueuse,

Catilie, à l'instant qui nous joindra tous deux,

M'enlace de ses bras, m'entoure de leurs nœuds,

Et que sa dent légère, en redoublant mes feux,

Imprime sur ma bouche une marque amoureuse.

ÉLÉGIE 10

À Eucharis.

Est-ce bien vous qui m'écrivez,
Vous qui seule avez fait ma peine,
Et dont mes tristes yeux, de larmes abreuvés,
N'ont pu longtemps fléchir ni désarmer la haine ?
Dieux ! Quels funestes souvenirs
Ces traits jadis si chers réveillent dans mon âme !
Ô douce illusion de ma première flamme !
Ô tendre emportement de mes premiers plaisirs !
Et quelle est donc votre espérance ?
Vous semblez revenir à moi ;
Après quatre ans entiers d'erreurs et d'inconstance,
Vous qui m'avez trahi, vous réclamez ma foi :
Il n'est plus temps. Une autre a ma tendresse,
Et m'a fait oublier votre injuste rigueur.
Aussi belle que vous, incapable d'adresse,
Son modeste maintien, ses yeux pleins de douceur,
Son cœur simple et naïf, sa docile jeunesse,
Tout promet à mes feux un retour moins trompeur.
C'en est fait, Eucharis : je ne peux plus vous suivre.
L'amour ne renâit point ; il est mort entre nous.
Mais le nœud qui nous reste est encore assez doux ;
À l'amour qui n'est plus l'amitié doit survivre.
L'amitié vous rendra toujours
Présente et chère à ma mémoire ;

Et, quand de ces instants si courts,
Remplis par mon bonheur, mais perdus pour ma gloire,
La mort viendra trancher le cours ;
Quand mes plus chers amis environnant ma couche,
Pour me cacher leurs pleurs détourneront leurs yeux,
Et, retenant mon âme errante sur ma bouche,
Recevront mes derniers adieux :
Alors, peut-être, alors la tendre Catilie,
En proie au plus cruel chagrin,
Ses longs cheveux épars, d'un froid mortel saisie,
Pour la dernière fois permettra, sans envie,
Que votre main tremblante, aidant sa faible main,
Soutienne sur son cœur ma tête appesantie.
Mes yeux prêts à la perdre, hélas ! et sans retour,
Chercheront pour la voir un reste de lumière ;
Et sa main que j'aimais, au doux éclat du jour,
Sa main seule, Eucharis, fermera ma paupière.
Vous fûtes ma première amour ;
Mais elle sera la dernière.

ÉLÉGIE 11

*À M. le vicomte de B**-B**¹⁰.*

Tandis qu'au séjour du tonnerre
Dressant ton vol audacieux,
Loin des limites de la terre
Tu chantes la paix et la guerre,
Assis à la table des dieux ;
Moi, dans les bosquets d'Amathonte
Malgré moi ramené toujours
Hélas ! à célébrer ma honte
Je perds les plus beaux de mes jours.
Souvent j'ai dit à ma maîtresse :
« C'est trop languir dans la paresse ;
« J'en rougis... tiens, séparons-nous ;
« Va-t'en. » Soudain l'enchanteresse
Vient se placer sur mes genoux,
Des deux mains à mon cou s'enlace,
Et me donne, en versant des pleurs,
Mille baisers pleins de douceurs.
De ma constance déjà lasse
Trop sûrs, trop aimables vainqueurs,
Je cède ; et, reprenant ma lyre,
Qu'elle court me chercher soudain,
Je chante son regard divin,

¹⁰ Bourbon-Busset

Son doux parler, son doux sourire,
Les jeux, les amours, et le vin.

ÉLÉGIE 12

Sur le mariage de Catilie.

Ô jour affreux ! ô fatal hyménée !
Pleurez, Vénus ; pleurez, tendres amours !
Celle que j'aime, à l'autel entraînée,
Court en tremblant, victime couronnée,
Sous d'autres lois s'enchaîner pour toujours.
C'en est donc fait, ma chère Catilie ?
Quand j'ai ton cœur, un autre aura ta foi !
Ce nouveau nœud rompt le nœud qui nous lie.
C'en est donc fait ? Et tu n'es plus à moi ?
Pour ton ami désormais étrangère,
Tes yeux si doux de rigueur vont s'armer ;
En te parlant, du nom de ma bergère
Je ne dois plus tendrement te nommer.
Il faut cesser de te voir à toute heure,
De te chercher, de te suivre en tous lieux ;
Et séparés par cent murs odieux,
Jamais hélas ! dans la même demeure
Le doux sommeil ne fermera nos yeux.
Qu'est devenu ce temps, cet heureux âge
Où les mortels, n'ayant reçu des cieus
Qu'un champ fertile, un corps laborieux,
Des fruits, des fleurs, et des bois en partage,
Près d'une eau pure, exempts de tristes soins,
À peu de frais contentaient leurs besoins ;

Et deux à deux, sous des toits de feuillage,
Goûtaient en paix de fortunés loisirs,
Pauvres d'argent et riches de plaisirs ?
Dans ces beaux jours, hélas ! dignes d'envie,
Ta voix d'un père eût fléchi les rigueurs ;
Amant comblé des plus douces faveurs,
À tes genoux j'aurais passé ma vie,
Et la mort seule eût désuni nos cœurs.
L'or aujourd'hui règne en dieu sur la terre ;
Il faut un char, de superbes atours ;
L'or aux plaisirs a déclaré la guerre,
Et foule aux pieds les plus tendres amours ;
L'or t'a livrée à l'objet de ta haine.
D'un riche époux tu vas suivre les lois ;
Et moi, réduit, pour distraire ma peine,
À la chanter d'une mourante voix,
Je traîne hélas ! ma fortune incertaine
Aux champs de mars et dans la cour des rois.
Oublions-nous quand le ciel nous sépare !
Le ciel lui-même a reçu tes serments :
Il punirait... pardonne, je m'égare.
Non, non, crois-moi, le ciel n'est point barbare ;
Il permet tout aux malheureux amants.
Il a voulu que l'amante éplorée,
Qu'un sort impie ou qu'une injuste loi
Force à donner sa main désespérée,
Et qu'à l'autel on traîne malgré soi,
Pût oublier impunément la foi

Que sa faiblesse ou sa crainte a jurée
C'est moi, c'est moi qui d'un soin enchanteur,
Dès ton aurore ai su remplir ton âme ;
Je suis l'objet de ta première flamme,
Dans l'art d'aimer ton premier précepteur ;
Ton cœur sensible est mon heureux ouvrage :
Tu m'appartiens : c'est moi seul qu'on outrage,
Et ton époux est un usurpateur.
Quoi ! Je verrai son insolente ivresse !
Quoi ! J'ornerai son triomphe odieux !
Ah ! s'il est vrai que ta vive tendresse
Me redemande aux pieds même des dieux ;
Si mon amour à ce point t'intéresse,
S'il t'est plus cher que la clarté des cieux,
Ne souffre point, ô ma belle maîtresse,
Que devant moi le barbare te presse
Contre son cœur, et t'embrasse à mes yeux !
Je me connais : à mes yeux s'il t'embrasse,
S'il cueille un prix qui n'est dû qu'à ma foi,
Je me déclare ; entre sa bouche et toi
J'étends la main, je prévient ma disgrâce,
Et je lui dis : « Ces baisers sont à moi. »
La nuit hélas ! de ses plaisirs coupables
Viendra trop tôt annoncer le moment :
Que les faveurs, les caresses aimables,
Le jour entier, soient du moins pour l'amant !
Regarde-moi : que ces yeux que j'adore
Sur moi fixés expriment tes douleurs ;

En se baissant qu'ils me cherchent encore,
Et quelquefois se remplissent de pleurs.
Si tu me joins au milieu de la danse,
Sois prompte alors à me serrer la main ;
Si tu me fuis, sans rompre la cadence,
Dis-moi tout bas : « Nous nous verrons demain. »
Mais, ô douleur ! ô contrainte funeste !
Quand sous un dais de guirlandes paré,
Nouvelle épouse, au banquet préparé
Tu marcheras d'un air triste et modeste,
De tes côtés exilé sans pitié,
Je me croirai par ton cœur oublié.
Pour consoler ma jalouse tendresse,
Donne à ton front un secret démenti ;
Et que mon pied, deux fois avec adresse,
Soit par ton pied doucement averti.
Ah ! près de toi, malgré la loi sévère,
Je me tiendrai du moins pour te servir :
Des plus doux vins je remplirai ton verre ;
C'est un bonheur qu'on ne peut me ravir.
Seul, après toi, que ton ami l'obtienne :
Dans ce cristal m'enivrant de plaisir,
Ma bouche avide aura soin de choisir
Les bords heureux qu'aura pressés la tienne.
Infortuné ! que sert de te dicter
Des soins hélas ! tout à l'heure inutiles ?
Avant minuit, il faudra nous quitter,
Et regagner nos demeures tranquilles ;

Avant minuit un odieux époux,
Au lit fatal entraînera tes charmes.
Moi, jusqu'au seuil où veille un dieu jaloux,
Je te suivrai les yeux baignés de larmes ;
Et j'entendrai, pour dernières alarmes,
Sur toi soudain se fermer les verrous.
Alors, alors tu deviendras sa proie ;
Il ravira cent baisers amoureux.
Que dis-je ? Hélas ! dans ces moments affreux,
Des baisers seuls combleront-ils sa joie ?
Combats du moins dans ce pressant danger ;
Pleure, gémis, et détourne la bouche :
N'accorde rien ; fuis au bord de ta couche,
Et vends lui cher un bonheur mensonger.
Ah ! si le ciel, ce ciel qui m'abandonne
Entend mes vœux, il ne souffrira pas
Que l'inhumain, profanant tant d'appas,
Ait du plaisir... ou du moins qu'il t'en donne.
Mais, quel que soit pour mon cœur éperdu
L'indigne arrêt du destin qui m'opprime,
Songe demain à me nier ton crime,
Et soutiens-moi que je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE 13

À Catilie.

Dans la contrainte et les alarmes
Je vois s'envoler nos beaux jours :
La douleur a flétri vos charmes,
Et mes yeux à verser des larmes
Semblent condamnés pour toujours.
Ô la plus belle des maîtresses,
Mon bonheur s'est évanoui :
Je perds vos touchantes caresses,
Hélas ! et de ces biens, dont j'ai trop peu joui,
Il ne me reste que ma flamme,
Vos lettres, mes regrets, mes désirs superflus,
Et la triste douceur de nourrir dans mon âme
L'éternel souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Tout brûle autour de moi, tout aime,
Tout s'enivre de voluptés ;
Deux à deux, vers le bien suprême
Je vois tous les cœurs emportés ;
Sans crainte à la ville, au village,
On forme des liens charmants,
Et l'univers n'est qu'un bocage
Peuplé de fortunés amans.
L'amour d'une douce folie
Prend soin de remplir leurs moments :
Nous seuls, ma chère Catilie,

Nous seuls éprouvons ses tourments.
Sans témoins une loi sévère
Me défend de vous approcher ;
À l'œil d'un époux ou d'un père
Toujours soigneux de me cacher,
Depuis une semaine entière,
Je n'ai pu seulement toucher
La main et si douce et si chère,
Où, sans exciter leur colère,
Du mortel le moins téméraire
La bouche a droit de s'attacher.
À table, aux jeux, on nous sépare ;
Nos argus veillent en tous lieux,
Et, recherchant d'un œil avare
Les pleurs qui roulent dans vos yeux,
Ils se font un plaisir barbare
De troubler jusqu'à nos adieux.
Mais ne craignez point, ô mon âme,
Que leur inflexible rigueur
Éteigne ou lasse mon ardeur :
Mes chagrins même et leur fureur
Vous rendent plus chère à ma flamme.
Ah ! si, malgré leurs soins jaloux,
Mon cœur se fait entendre au vôtre,
Mon sort est encore assez doux.
J'aime mieux souffrir avec vous,
Que d'être heureux avec une autre.

ÉLÉGIE 14

À la même.

Du fracas de la ville et des jeux du théâtre,
Lorsqu'aux champs tout mûrit, c'est assez t'occuper :
 Aux vœux d'une foule idolâtre,
Ta corbeille à la main, il est temps d'échapper.
 Déjà, secouant sa crinière,
Le lion enflammé s'élance dans les cieux,
Et le soleil rapide au haut de sa carrière,
 Nageant dans des flots de lumière,
Retourne à l'équateur d'un pas victorieux ;
Déjà le cou penché, sans force et sans courage,
 Et le pasteur et les troupeaux
Des bois silencieux cherchent le doux ombrage,
Et le zéphyr plus rare, et la fraîcheur des eaux.
 Viens, conduis sous mes toits rustiques
Ces demi-dieux enfants qui ne te quittent plus :
Je n'ai point à t'offrir de superbes portiques,
Ni de marbres vivants, ni ces lacs magnifiques
Qui creusent les jardins des nouveaux Lucullus.
Mais, ô touchant objet de ma dernière flamme,
(Car nulle autre après toi ne charmera mes yeux)
Je te promets des jours aussi purs que ton âme,
Et des bois à midi sombres, délicieux ;
Je te promets, le soir, des grottes solitaires,
Un bain rafraîchissant dans des eaux salutaires,

Les fruits que tu chéris, un vin pur et vermeil,
Des essaims bourdonnants dans le creux des vieux chênes,
Et le concert flatteur de vingt sources prochaines,
Dont le murmure invite aux douceurs du sommeil.
Là, cachés prudemment dans mon enclos fertile,
Nous passerons en paix la saison des chaleurs ;
Là, mollement couchés sous un tremble mobile,
J'ornerai tes cheveux de guirlandes de fleurs ;
Et de ce prix divin, dont ta bouche est avare,
Payant mes tendres soins, le cou penché sur moi,
Sans craindre désormais que la nuit nous sépare,
 Tu chanteras sur ta guitare
Nos plaisirs, et les vers que j'aurai faits pour toi.

ÉLÉGIE 15

*La méridienne.
À Catilie.*

Dieux ! que l'air est calme et pesant !
Dieux ! qu'il fait chaud ! Sur quels rivages,
Sous quels favorables ombrages
Veux-tu reposer à présent ?
Le ciel se couvre de nuages ;
Neptune agite son trident ;
J'ai vu briller à l'occident
L'éclair précurseur des orages.
Viens (ce temps est fait pour l'amour),
Viens, ô ma tendre et douce amie,
Au fond de mon humble séjour,
Sur la natte fraîche et polie,
Du soir attendre le retour.
Fermons sur nous, à double tour,
La porte du verrou munie,
Et qu'une épaisse jalousie
Nous dérobe aux clartés du jour.
Eh quoi ! ta pudeur alarmée
M'oppose encore un vêtement !
As-tu peur, ô ma bien-aimée,
D'être trop près de ton amant ?
Lorsqu'il te presse, qu'il t'embrasse,
Peux-tu rougir de son bonheur ?

Ôte ce lin qui m'embarrasse,
Ou des deux mains, sûr de ma grâce,
Je le déchire avec fureur.
De ton beau corps, que j'idolâtre,
Mes yeux parcourront tous les traits ;
De tes trésors les plus secrets
Mes baisers rougiront l'albâtre.
Couvre-toi de fleurs, si tu veux :
Que ce soit ta seule imposture.
Laisse une fois à l'aventure
Flotter tes superbes cheveux ;
Et de cette conque azurée,
Cuite dans Sèvre, et décorée
Avec un soin industriel,
Parmi cent parfums précieux
Tirons ce nard délicieux
Dont l'odeur seule fait qu'on aime,
Qui prête un charme à Vénus même,
Et l'annonce au banquet des dieux.

ÉLÉGIE 16

Aux mânes d'Eucharis.

Depuis que tu n'es plus, depuis que je te pleure,
Le soleil a fini, recommencé son tour :
 Je puis enfin vers ta demeure
Tourner mes tristes yeux lassés de voir le jour.
Ô toi, jadis l'objet du plus ardent amour,
Toi que j'aimais encor d'une amitié si tendre,
 Eucharis, si tu peux m'entendre
Des bords du fleuve affreux qu'on passe sans retour,
Reçois ces derniers vers que j'adresse à ta cendre.
Lorsque, du sort, si jeune, éprouvant la rigueur,
Tu périssais hélas ! d'un mal lent et funeste,
Moi-même, tu le sais, consumé de langueur,
Je voyais de mes jours s'évanouir le reste.
Tu mourus : à ce coup, j'en atteste les dieux,
Je demandai la mort ; j'étais prêt à te suivre ;
À mes plus chers amis j'avais fait mes adieux.
Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,
Me serra sur son cœur ; et je promis de vivre.
 Trop heureux sous sa douce loi,
Elle-même aujourd'hui permet que je t'écrive :
Tout ce qui te connut te regrette avec moi,
Et cherche à consoler ton ombre fugitive.
 Déjà, les yeux mouillés de pleurs,
Et brisant son beau luth qui résonnait encore,

Le doux chantre d'Éléonore
Sur tes restes chéris a répandu des fleurs ;
Il t'élève un tombeau : c'est assez pour ta gloire.
Moi, plus timide, tout auprès
Je choisis un jeune cyprès,
Et là je grave notre histoire.
À ce mot, Eucharis, ne va point t'alarmer.
Loin de moi tous ces noms dont un amant accable
L'objet qu'il cesse de charmer !
Le temps a dû me désarmer,
Et ton cœur n'est point si coupable.
Pour un autre que moi s'il a pu s'enflammer,
Sans doute il était plus aimable :
Hélas ! savait-il mieux aimer ?
N'importe : dors en paix, ombre toujours chérie ;
D'un reproche jaloux ne crains plus la rigueur :
Ma haine s'est évanouie.
Tu fis, sept ans entiers, le bonheur de ma vie :
C'est le seul souvenir qui reste dans mon cœur.

ÉLÉGIE 17

*La vendange.
À Catilie.*

Quels cris dans les airs retentissent !
Quels chants sur ces coteaux d'un ciel ardent brûlés !
Déjà, le thyrses en main, s'unissent
Les Faunes aux Sylvains mêlés :
Les fougueux égipans bondissent,
Et sous leurs pas au loin gémissent
La terre et les bois ébranlés.

Le front chargé des fruits d'une heureuse vendange,
La bouche teinte encor des raisins qu'il a bus,
Et penché sur son char, le dieu vainqueur du Gange
Du plus riche des mois nous verse les tributs.
Je naquis dans ce mois : voici le jour que j'aime.
Daigne encor l'embellir, doux objet de mes vœux ;
De pampres et de fleurs viens orner mes cheveux ;
De pampres et de fleurs je t'ornerai moi-même.
 Que l'acier brille dans tes mains,
 Qu'à ton bras pendre une corbeille ;
Et, comme on voit la diligente abeille
De leurs plus doux parfums dépouiller les jardins,
 En te jouant détache ces raisins.
De sillons en sillons, cours, poursuis ton ouvrage ;
Anime d'un souris ces pasteurs empressés,
 Qui, dans la vigne dispersés,

À peine de leurs fronts surmontent son feuillage.
On chante : dans l'osier tombent de toutes parts
Ces raisins abondants qu'un sombre azur colore,
Ceux dont l'émail pâlit, mais que le soleil dore ;
Et bientôt avec pompe étalés sur des chars,
D'un peuple avide au loin ils frappent les regards,
Encor tout rayonnants des larmes de l'aurore.
Ô soins délicieux, ô fortunés travaux,
Dont les fatigues même enchantent la paresse !

Cependant du sein des hameaux
Il s'élève un long cri : la troupe, avec vitesse,
De leurs derniers présents dégarnit les rameaux ;
Le vieillard en triomphe apporte sa richesse,
Tandis qu'un doux muscat retardant la jeunesse,
Pour un seul prix offert anime vingt rivaux.
Succédez à ces soins, repas simple et rustique,
Repas cent fois plus doux que les festins des dieux.
Sur l'herbe, assis en cercle, autour d'un vase antique,
Sur ce mets odorant qui parfume les cieux,
Chacun porte à la fois et la main et les yeux.
Le palais chatouillé, d'abord la soif s'allume ;
Soudain paraît un broc, qui, tout couvert d'écume,
Et rempli d'un vin doux dans la ferme apprêté,
Par les plus prompts buveurs est longtemps disputé.
Il circule : avec lui circulent la gaité,
Les bons mots et l'erreur, l'audace et la folie.
Lucas cueille un baiser sur le sein d'Égérie,
Qui toujours s'en offense et s'apaise toujours ;

Mais sa rougeur lui reste, et la rend plus jolie.
Ce baiser, ces combats, ma chère Catilie,
Le tumulte, les ris, les folâtres discours
D'un convive animé qui doucement s'oublie,
Tout protège, encourage, ou nous peint nos amours ;
Tout prête à mon bonheur un charme qui l'augmente.
Heureux qui dans ce jour, conduisant son amante,
Le plaisir dans les yeux, de cercle en cercle errant,
Lui porte un doux tribut dans l'argile fumante,
Et d'un mets effleuré par sa lèvre charmante,
Savoure, avec lenteur, le baume restaurant !
Mais déjà l'ombre croît ; la feuille qui murmure
Annonce un vent plus frais, humide enfant du soir :
Réservant pour tes jeux la grappe la plus mûre,
Tout ton peuple à l'envi te demande au pressoir.
Cède à ses cris joyeux et remplis son espoir ;
 Rends un moment à la nature
Ces pieds si délicats que blesse leur chaussure ;
Monte. Tout est tranquille, et tout va s'émouvoir.
Le signal est donné : tous les yeux étincellent ;
Tous les pieds vont pressant ; tous les grains sont ouverts.
De riches flots de pourpre au même instant ruissellent,
Et l'ambre le plus pur s'exhale dans les airs.
 Chantons, célébrons l'automne.
 Enfants, répétez mes vers.
 J'entends déjà dans la tonne
 Le doux nectar qui bouillonne,
 Et qui veut rompre ses fers.

Enseveli sous le sable
Et réservé pour la table,
Ce vin doit porter un jour
Des bons mots à la jeunesse,
Des erreurs à la sagesse,
Des feux même à la vieillesse,
Et des désirs à l'amour.

ÉLÉGIE 18

*Le départ.
À la même.*

Non, jamais peut-être à mes yeux
Tu n'avais paru si charmante ;
Jamais de ta grâce piquante
Mon cœur ne fut plus amoureux :
Et cependant, ô ma maîtresse,
Il faut m'exiler de tes bras !
Malgré l'excès de ma tendresse,
Et le pouvoir de tes appas,
Il faut quitter ce doux rivage,
Ce clair ruisseau, ce frais bocage,
Cent fois témoins de notre ardeur ;
Il faut laisser tout mon bonheur,
Et n'emporter que son image !
Sous de funestes étendards
Un devoir importun m'appelle :
Soldat poudreux, aux champs de mars
Je cours, animé d'un beau zèle,
Dans l'art des Guesclins, des Bayards,
Et des Bourbons et des Césars,
Rejoindre et suivre mon modèle.
Oui, dans huit jours, sous d'autres cieux,
En proie aux tourments de l'absence,
Triste et pensif, à tous les dieux

Je demanderai ta présence.
Mais toi, de cent jeunes amants
Hélas ! à toute heure entourée,
De vœux et d'encens enivrée,
Dis-moi : tiendras-tu tes serments ?
Ô peine ! ô mortelles alarmes !
Ô triste et rigoureuse loi !
Périssent la gloire et les armes,
Qui font toujours couler des larmes,
Et qui me séparent de toi !

ÉLÉGIE 19

Les jardins du Petit Trianon.

J'ai vu ce désert enchanté
Dont le goût même a tracé la peinture ;
J'ai vu ce jardin si vanté
Où l'art, en l'imitant, surpasse la nature.
Ô Trianon, puissiez-vous des hivers
Ne ressentir jamais les glaces rigoureuses !
Aimable Trianon, que de transports divers
Vous inspirez aux âmes amoureuses !
J'ai cru voir, en entrant sous vos ombrages verts,
Le séjour des ombres heureuses.
Quel magique pouvoir de sites gracieux
A décoré soudain ces fertiles campagnes,
Et, dans un cadre étroit, pour le plaisir des yeux,
A creusé des vallons, élevé des montagnes,
Et fait naître un palais de leur front sourcilleux ?
Disparaissez, fabuleuses retraites
D'Alcinoüs et de Sémiramis,
Prodiges nés du cerveau des poètes,
Et dans leurs vers menteurs jusques à nous transmis !
Disparaissez, monuments du génie,
Parcs, jardins immortels, que Le Nôtre a plantés.
De vos dehors pompeux l'exacte symétrie
Étonne vainement mes regards attristés.
J'aime bien mieux ce désordre bizarre,

Et la variété de ces riches tableaux
Que disperse l'Anglais d'une main moins avare.
Du haut du belvédér mon œil au loin s'égaré,
Et découvre les bois, la verdure et les flots.
Là, parmi des rochers de structure inégale,
Que Neptune a produits d'un coup de son trident,
Un torrent écumeux tombe, et roule en grondant,
Et bientôt lac tranquille au pied des monts s'étale.
Ce lac, ces monts sacrés, sont au dieu de Délos.
Voici le frais Hémus et le riant Ménale.
De ce nouveau Tempé le tortueux dédale
Sert d'asile à l'enfant qui règne dans Paphos.
 Ô vous, qui craignez son empire,
Fuyez, fuyez ; l'amour anime ces beaux lieux :
 Dans ce vallon délicieux
 C'est lui qu'avec l'air on respire.
De ces sentiers étroits la douce obscurité,
Ces trônes de gazon, cet antre solitaire,
Ces bosquets odorants qu'habite le mystère,
Tout parle de l'amour, tout peint la volupté.
 Sous des lilas, dont la tige penchée
 Du midi même amortit les chaleurs,
 Du haut des monts une source cachée
 Tombe en cascade, et fuit parmi les fleurs.
J'approche : quels objets ! L'herbe à demi couchée
Des débris d'un bouquet était encor jonchée ;
Et deux chiffres, plus loin sur le sable enlacés,
Par le souffle des vents n'étaient point effacés.

À cet aspect soudain, au murmure de l'onde,
Qui seul de ces déserts trouble la paix profonde,
Je me sentis tout d'un coup pénétré
D'une douce mélancolie ;
Le souvenir de Catilie

Vint resserrer mon cœur de plaisirs enivré.

Ah ! que ne puis-je, ô ma jeune maîtresse,
Parcourir avec toi ce fortuné séjour,
Et dans ces bois touffus, au gré de ma tendresse,
T'égarer doucement sur le soir d'un beau jour !
Dans les bois, dans les airs, sur le bord du rivage,
Les oiseaux, deux à deux, se baisent devant moi :
Seul ici, je languis dans un triste veuvage.

Faut-il sans toi fouler cette mousse sauvage ?
Dans ces détours secrets faut-il errer sans toi ?

Vois ce ruisseau qui, dans sa pente
Mollement entraîné, murmure à petit bruit,
Se tait, murmure encor, se replie et serpente,
Va, revient, disparaît, plus loin brille et s'enfuit,
Et, se jouant dans la prairie
Parmi le trèfle et les roseaux,

Sépare à chaque instant ces bouquets d'arbrisseaux
Qu'un pont officieux à chaque instant marie.

Quel art a rassemblé tous ces hôtes divers,
Nourrissons transplantés des bouts de l'univers :

La persicaire rembrunie
En grappes suspendant ses fleurs ;
Le tulipier de Virginie,

Étalant dans les airs les plus riches couleurs ;
Le catappas de l'Inde, orgueilleux de son ombre ;
L'érable précieux ; et le mélèze sombre,
 Qui nourrit les tendres douleurs ?
De cent buissons fleuris chaque route bordée
Conduit obliquement à des bosquets nouveaux.
L'écorce où pend la cire, et l'arbre de Judée,
Le cèdre même y croît au milieu des ormeaux ;
Le cytise fragile y boit une onde pure ;
Et le chêne étranger, sur des lits de verdure,
Ploie en dais arrondi ses flexibles rameaux.
Ô champs aimés de Flore ! ô douce promenade !
Que vous flattez mon cœur, mon esprit et mes yeux !
Ô champs aimés de Flore ! ô douce promenade,
Oui, vous êtes l'asile et l'ouvrage des dieux ;
 Mais, à travers ces bois religieux,
 Quelle élégante colonnade
En marbre blanchissant s'élève dans les cieux ?
C'est le temple d'amour ; c'est l'enceinte sacrée
Que réserve à son fils la reine de ces lieux.
Deux saules chevelus en défendent l'entrée
 À tout mortel audacieux.
De l'enfant sur l'autel respire la statue.
C'est lui-même : on le voit, foulant un bouclier,
Et le casque d'Alcide et sa lance rompue,
Courber en arc poli sa noueuse massue,
Et d'un souris malin déjà nous défier.
 À l'approche du sanctuaire,

Saisi d'un tremblement heureux,
Trois fois du marbre saint j'ai baisé la poussière,
Et fait fumer trois fois un encens précieux :
 Puis, couronnant ses beaux cheveux
 D'un feston de myrte et de lierre,
Aux pieds du dieu charmant j'ai déposé mes vœux,
 Et fait tout bas cette prière :
 « Amour, amour, éternise mes feux,
 « Conserve-moi le cœur de Catilie ;
 « Fais qu'elle soit toujours belle à mes yeux,
 « Et que je meure avant que je l'oublie ! »

ÉLÉGIE 20

*Adieux à une terre
que l'on était sur le point de vendre.*

L'aimable et doux printemps ouvre aujourd'hui les cieus.
Ô mes champs, avec vous je veux encor renâître !
Champs toujours plus aimés, jardins délicieux,
Vénérables ormeaux qu'ont plantés mes aïeux,
Pour la dernière fois recevez votre maître.
Prodiguez-moi vos fruits, vos parfums et vos fleurs ;
Cachez-moi tout entier dans votre enceinte sombre.
Ô bois hospitaliers, mes rêveuses douleurs
N'ont pas longtemps, hélas ! à jouir de votre ombre.
Témoins de mes plaisirs dans des temps plus heureux,
Vous passerez bientôt en des mains étrangères.
Beaux lieux, il faut vous perdre : un destin rigoureux
Me condamne à céder des retraites si chères.
Que sert d'avoir vingt fois, dans mes travaux constants,
Le fer en main, conduit une vigne indocile,
Retourné mes guérets, et d'un rameau fertile
Enrichi ces pommiers, la gloire du printemps ?
Un autre, en se jouant, de leur branche pendante
Détachera ces fruits qu'attendaient mes paniers,
De ces riches moissons remplira ses greniers,
Et rougira ses pieds d'une grappe abondante.
Je ne vous verrai plus, ô rivages fleuris,
Source pure, antres frais, lieux pour moi pleins de charmes ;

Je ne vous verrai plus, mes pénates chéris,
Vous qui me consoliez du fracas de Paris,
Du service des cours, du tumulte des armes !
Oui, dès demain, peut-être avant la fin du jour,
Il le faudra quitter ce fortuné séjour,
En retournant vers vous des yeux mouillés de larmes.
D'un pied profane et dur un ingrat successeur
Foulera ces gazons, lits chers à ma tendresse ;
Et, mutilant l'écorce où croissait mon ardeur,
Effacera ces noms qu'un soir, ô ma maîtresse,
Les sens encor troublés de plaisir et d'ivresse,
Tu m'aidas à graver de ta tremblante main.
Qui sait même, qui sait si le fer inhumain,
Retentissant au loin dans la forêt profonde,
N'abattra point ces pins, ces ormes vieillissants,
Ces chênes, dont nos pieds outragent les présents,
Immortels bienfaiteurs de l'enfance du monde ?
Crédule, j'espérais sous leur abri sacré
Qu'un jour, las des erreurs dont je fus enivré,
Tout entier à l'objet dont mon âme est ravie,
Tranquille, à ses genoux j'achèverais ma vie,
Riche de ses attraits, fier de ses seuls regards,
Tantôt comblé des soins de sa main caressante,
Tantôt prêtant l'oreille à sa voix séduisante,
Et cultivant l'amour, la nature et les arts.
La fortune a détruit ma plus chère espérance.
À mes dieux protecteurs il me faut recourir :
Je n'ai plus, désormais étranger dans la France,

De retraite où chanter ni d'asile où mourir.
Ô tristesse ! ô regrets ! ô jours de mon enfance !
Hélas ! un sort plus doux m'était alors promis.
Né dans ces beaux climats et sous les cieux amis
Qu'au sein des mers de l'Inde embrase le tropique,
Élevé dans l'orgueil du luxe asiatique,
La pourpre, le satin, ces cotons précieux
Que lave aux bords du Gange un peuple industriel,
Cet émail si brillant que la Chine colore,
Ces tapis dont la Perse est plus jalouse encore,
Sous mes pieds étendus, insultés dans mes jeux,
De leur richesse à peine avaient frappé mes yeux.
Je croissais, jeune roi de ces rives fécondes :
Le roseau savoureux, fragile amant des ondes,
Le manguier parfumé, le dattier nourrissant,
L'arbre heureux où mûrit le café rougissant,
Des cocotiers enfin la race antique et fière,
Montrant au-dessus d'eux sa tête tout entière,
Comme autant de sujets attentifs à mes goûts,
Me portaient à l'envi les tributs les plus doux.
Pour moi d'épais troupeaux blanchissaient les campagnes ;
Mille chevreaux erraient suspendus aux montagnes ;
Et l'océan, au loin se perdant sous les cieux,
Semblait offrir encor, pour amuser mes yeux,
Dans leur cours différent cent barques passagères
Qu'emportaient ou la rame ou les voiles légères.
Que fallait-il de plus ? Dociles à ma voix,
Cent esclaves choisis entouraient ma jeunesse ;

Et mon père, éprouvé par trente ans de sagesse,
Au créole orgueilleux dictant de justes lois,
Chargé de maintenir l'autorité des rois,
Semblait dans ces beaux lieux égaler leur richesse.
Tout s'est évanoui. Trésors, gloire, splendeur,
Tout a fui, tel qu'un songe à l'aspect de l'aurore,
Ou qu'un brouillard léger qui dans l'air s'évapore.
À cet éclat d'un jour succède un long malheur.
Mais les dieux attendris, pour charmer ma douleur,
Ont daigné me laisser le cœur de Catilie.
Ah ! je sens à ce nom qu'il existe un bonheur.
Ce nom seul de ma peine adoucit la rigueur ;
Il répare mes maux, il m'attache à la vie :
Je suis aimé ; mon sort est trop digne d'envie,
Et la paix doit rentrer dans mon cœur éperdu.
Cessez, tristes regrets ; cessez, plainte importune.
Revivez, luth heureux trop longtemps suspendu.
J'ai vu périr mes biens, mes honneurs, ma fortune ;
Mais son amour me reste, et je n'ai rien perdu.

ÉLÉGIE 21

Mes pleurs ne coulaient plus ; mes yeux
Étaient enfin las d'en répandre :
Je n'ai fait que nommer les dieux,
Et soudain je les vis des cieus,
Sans cortège, à ma voix descendre.
« C'est trop, ont-ils dit, l'éprouver.
« Eh ! qui du sort injuste a plus senti l'outrage ?
« Empressons-nous de relever
« Ce roseau courbé par l'orage.
« Pour prix de ses tendres chansons,
« Rendons-lui ses grottes chéries,
« Son lac, ses riantes prairies,
« Ses bois, ses vignes, ses moissons.
« Ah ! qu'il aime, qu'il aime encore,
« Puisque ce sentiment est l'âme de ses jours ;
« Et qu'il chante encor ses amours
« Aux lieux qui les virent éclore. »

ÉLÉGIE 22

*Éloge de la campagne.
À Catilie.*

Laissons, ô mon aimable amie,
L'habitant des cités, en proie à ses désirs,
S'agiter tristement et tourmenter sa vie,
Pour se faire à grands frais d'insipides plaisirs.
Les champs du vrai bonheur sont le riant asile :
L'œil y voit sans regret naître et mourir le jour ;
Leur silence convient à la vertu tranquille,
Au noble esprit qui pense, et surtout à l'amour.

Dis-moi, quand sous l'épais ombrage
Tous deux assis, mon bras autour de toi passé,
Nous entendons du ciel soudain fondre un nuage,
Et la pluie, à grand bruit, inonder le feuillage
Qui garantit ton front vainement menacé ;
Quand, sous un antre frais que tapisse le lierre,
D'un soleil accablant évitant la chaleur,
Faible, les yeux remplis d'une tendre langueur,
Sans vouloir sommeiller tu fermes ta paupière,
Et viens nonchalamment reposer sur mon cœur :
Conçois-tu des moments plus heureux pour ma flamme,
Et de plus douces voluptés ?
Regretterons-nous, ô mon âme,
Le fracas, l'air impur et l'ennui des cités ?
Soit qu'errant le matin dans ce verger fertile

Dont les arbres touffus embarrassent tes pas,
J'élève sur ta tête une branche indocile,
Ou qu'en la ramenant, à tes doigts délicats
J'offre, esclave attentif, un prix doux et facile ;
Soit que, le jour tombant, à nos travaux chéris
 La cornemuse nous rappelle ;
Que dispersant les grains que ta robe recèle,
Ta voix se fasse entendre aux oiseaux de Cypris,
Ou que sur l'herbe enfin, plus touchante et plus belle,
Rangeant autour de toi tes sujets favoris,
Un lait pur à grands flots entre tes doigts ruisselle.
Heureux qui peut dormir à l'ombre des forêts,
Et sentir près de soi l'objet de sa tendresse !
Heureux qui, vers midi, par des détours secrets,
Peut sur le bord des eaux égarer sa maîtresse !
Si le ruisseau, roulant sur un lit de gravier,
Présente à son amour, au milieu du bocage,
Un endroit où le frêne et le souple alizier
Se plaisent à mêler leur fraternel ombrage,
 Quels vœux peut-il encor former ?
 Qu'il regarde : il est seul au monde ;
Tout l'invite à jouir, tout le presse d'aimer,
Le silence des bois, le murmure de l'onde,
La fraîcheur des gazons qui couronnent ses bords ;
Et le seul rossignol, témoin de ses transports,
Par ses chants redoublés lui-même les seconde.
Ô dieux ! Ah ! donnez-moi souvent un tel bonheur,
Et portez, j'y consens, des trésors à l'avare,

À l'esclave des cours une longue faveur,
Aux cœurs ambitieux le sceptre ou la tiare !
Mais quels éclats joyeux ! quel tumulte au hameau !
J'entends déjà crier le violon champêtre ;
Le vin coule ; on se mêle, on danse sous l'ormeau ;
Les travaux ont cessé ; tous les jeux vont renaître.
Vois-tu, dans ces prés verts que la faux a tondus,
 En pyramides jaunissantes
S'élever jusqu'aux cieus ces herbes odorantes,
Et ces foins au soleil par trois fois étendus ?
Vois-tu, sous la richesse à leur zèle promise,
 Mes taureaux contents de plier,
Vers la grange apporter, d'une tête soumise,
Ces dons qu'un bras soigneux en faisceaux doit lier ?
Tout le char disparaît sous la moisson traînante,
Et, suivant à pas lents des sentiers mal tracés,
 Laisse, dans sa marche tremblante,
De sa dépouille au loin les arbres hérissés.
 Viens, descendons dans la prairie :
Ces meulons orgueilleux sont dressés pour l'amour.
L'ombre croît : hâtons-nous ; donnons à la folie,
Aux plaisirs innocents ce reste d'un beau jour.
Qu'il est doux de gravir ces montagnes mobiles,
De forcer dans nos jeux leurs flancs à s'écrouler,
Et vainqueurs, arrivés aux sommets difficiles,
Sur la verdure au loin de se laisser rouler !
Doux jeux, plaisirs touchants, délicieuse ivresse,
Et vous, grâces, amours, charme de l'univers,

Tandis qu'il en est temps, entourez-moi sans cesse ;
Embellissez mes jours, dictez mes derniers vers.
La douce illusion ne sied qu'à la jeunesse ;
 Et déjà l'austère Sagesse
Vient tout bas m'avertir que j'ai vu trente hivers.

ÉLÉGIE 23

C'est assez d'une faible lyre
Tirer de timides accords ;
C'est assez du dieu qui m'inspire
Dans de frivoles jeux dissiper les trésors.
Rentrez sous vos riants ombrages,
Doux enfants de la Paix, voluptueux Amours ;
Cachez-vous. La Discorde a troublé nos rivages ;
Le soldat jusqu'aux cieus pousse des cris sauvages,
Et j'entends battre les tambours.
Quel demi-dieu, chéri des Filles de mémoire,
Arraché tout sanglant aux assauts meurtriers,
S'avance au bruit pompeux des instruments guerriers ?
C'est Achille ou d'Estaing, qui, courbé sous sa gloire,
Descend à pas tardifs de son char de victoire,
Et pare un jeune roi de ses doubles lauriers.
Levons-nous, il est temps : qu'on apporte mes armes ;
D'un large bouclier chargez mon faible bras.
Oui, j'abjure, ô Vénus ! tes honteuses alarmes ;
Amour, perfide Amour, je renonce à tes charmes.
C'en est fait : l'honneur parle, et je vole aux combats.